BePax
Dialogue & Diversité

Étude

DÉCEMBRE 2019

Nicolas Rousseau
Postface de Betel Mabille

ÊTRE BLANC·HE : LE CONFORT DE L'IGNORANCE

Racisme et identités blanches

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Sommaire

4 INTRODUCTION

10 I. LA BLANCHITÉ ET LES WHITENESS STUDIES

14 II. QUELLES PERCEPTIONS DU RACISME CHEZ LES BLANC·HE·S PROGRESSISTES ?

16 1. Le racisme serait naturel, inhérent à la nature humaine

17 2. La race n'existerait pas, et donc le processus de racialisation non plus

20 3. L'idéologie raciste, l'esclavage et la colonisation, ce serait du passé

24 4. Le racisme serait avant tout une question d'attitudes individuelles

27 5. Nous ne serions pas blanc·he·s, mais des individus

33 III. UNE IGNORANCE RÉSISTANTE : LA FRAGILITÉ BLANCHE EN ACTION

34 1. Quand le non-verbal rend l'atmosphère très pesante

35 2. "Oui, mais..." : Argumenter face à ce qui sonne comme une attaque

35 2.1 Les quatre registres argumentaires du racisme colorblind

41 2.2 "Ce n'était pas du tout mon intention..."

43 2.3 Le retournement victimaire

44 2.4 La culpabilité et le besoin d'être rassuré·e

44 2.5 Les phrases bateau et blagues de sortie

45 2.6 L'importance de maintenir une bonne atmosphère

46 3. Ces réactions systématiques ont une fonction sociale

49 IV. UNE IGNORANCE BLANCHE

50 1. Une ignorance induite par la domination

51 2. Une ignorance tenace, résistante, agressive

53 3. Une ignorance structurelle et entretenue au service de la domination blanche

56 CONCLUSION : “NOUS SAVONS, MAIS QUAND MÊME...”

60 POSTFACE : LES ALLIÉ.E.S DE LA LUTTE ANTIRACISTE

61 BIBLIOGRAPHIE

Introduction

C'est quoi être blanc·he ? Cette question reste aujourd'hui impensée. Lorsqu'elle est posée, elle entraine presque systématiquement chez *nous* des réactions similaires : de la surprise d'une part, un certain malaise d'autre part. De la surprise parce que c'est une question que *nous* ne *nous* sommes généralement jamais posée. Un malaise parce que finalement, c'est une question que *nous* n'avons souvent pas envie de *nous* poser. *Nous* pouvons même *nous* indigner: *"je ne suis pas blanc·he, je suis un être humain"*. À croire que finalement, les blanc·he·s n'existent pas.

Pourtant, dans le même temps, l'appartenance à la catégorie sociale des personnes blanches est de plus en plus présente dans les discours sur la montée d'un racisme anti-blancs ou derrière les propos tels que *"Et nos SDF ?"* ou *"Ce sont nos traditions !"*. Il semble donc qu'une majorité de personnes blanches ne se pense pas blanche et refuse d'être identifiée de la sorte alors que dans le même temps, les références à cette identité se multiplient, le plus souvent sur un mode victimaire.

Pourquoi cet impensé ? Pourtant, *nous* n'avons généralement pas de problème à reconnaitre que des rapports de domination traversent la société et qu'ils nécessitent de penser le(s) groupe(s) dominé(s) et le groupe dominant en miroir. Si les personnes en situation de handicap sont discriminées, c'est par rapport aux personnes valides et parce que nous vivons dans une société dans laquelle être valide est la norme. Dans le cas du racisme, la logique est similaire. Voilà pourquoi il faut nommer les blanc·he·s et questionner la blanchité. Il faut s'intéresser à cette norme impensée à partir de laquelle est définie l'altérité et questionner la place et le rôle des identités blanches dans le système raciste.

La race, toujours présente

Il y a, dans la société, une grande difficulté à "dire la race". En témoignent les hésitations et malaises lorsqu'il s'agit de mobiliser les catégories raciales : *"Cette personne était africaine, enfin, d'origine africaine. Peut-être Congolaise. Enfin, elle avait une origine ethnique différente je veux dire. Enfin vous voyez"*. Pourtant, lorsqu'il est question de

violences ou de discriminations racistes, ce que nous voyons, ce n'est pas l'origine ethnique ou nationale. C'est la race sociale.

Un jour, ma fille de 4 ans a réalisé un dessin d'elle et de sa copine afro-descendante. Sur sa feuille, les personnages ont le visage colorié en beige. Lorsque je lui demande pourquoi elle a choisi cette couleur, elle répond en rigolant et en désignant son propre visage : *"Ben regarde, parce que les visages sont beiges"*. Lorsque je lui demande qui est qui sur le dessin, elle rit à nouveau : *"Mais tu ne vois pas ? Là, c'est ma copine. Tu vois bien qu'elle a les cheveux bouclés et qu'elle met presque toujours des robes non ?"*.

À ses yeux, mes questions sont ridicules. C'est pourtant tellement évident pour elle : ce qui permet de les différencier, ce sont les cheveux bouclés et les vêtements. Cela aurait aussi pu être le fait qu'elle porte des lunettes et des baskets. À aucun moment la couleur de peau n'attire son regard. De mon côté, je suis surpris que ce soient ces différences-là qui sont mises en avant. Je ne les avais pas remarquées, a priori. Et si j'avais dû faire ce dessin, j'aurais marqué cette différence de couleur de peau. Pourquoi ce marqueur-là est-il à ce point central, au point que je n'envisage pas, dans un premier temps, de m'intéresser à d'autres signes distinctifs ? Pourquoi cela n'est-il pas le cas pour ma fille ? Et finalement, pourquoi cela m'a-t-il rendu mal à l'aise ?

Durant des siècles, la race a été un élément central pour catégoriser le monde. Elle était perçue comme ayant un fondement biologique. Cette idée de l'existence de différentes races humaines, hiérarchisées entre elles, a servi à justifier la domination blanche, l'esclavage et la colonisation. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ce terme a été disqualifié sur le plan scientifique. Mais suffit-il d'affirmer qu'un concept ayant structuré à ce point le monde durant des siècles soit désormais inopérant sur le plan biologique pour que ses effets sociaux disparaissent ? Notre société ne fonctionne-t-elle que sur base de la biologie ? Aujourd'hui, être perçu·e comme

> "Non, la race n'existe pas. Si, la race existe. Non certes, elle n'est pas ce qu'on dit qu'elle est, mais elle est néanmoins la plus tangible, réelle, brutale des réalités."
>
> Colette Guillaumin [1]

1 - Guillaumin C. (1981), *"Je sais bien mais quand même, ou les avatars de la notion de 'race'"*. *Le genre humain*, vol. 1 *"La science face au racisme"*, p. 65.

Noir·e, Juif·ve, Musulman·e ou Rrom·ni, par exemple, a un impact sur l'expérience sociale. De même qu'être perçu·e comme blanc·he. Ces appartenances influencent notre rapport au monde. Cela ne signifie pas que ces catégories aient une quelconque essence. Elles n'ont rien de naturel. Il s'agit de constructions sociopolitiques dynamiques, qui s'inscrivent dans une histoire et un contexte donnés, et qui ne prennent sens que dans un cadre relationnel. Mais le fait qu'elles ne soient pas "réelles" n'ôte en rien leur impact structurant sur l'organisation de la société.

A mes yeux, la première chose qui différencie ma fille et sa copine, c'est la race sociale. Parce que j'ai grandi dans une société dans laquelle ce critère importe. Et quelle que soit son éducation, ma fille l'apprendra elle aussi. Parce que nous baignons toutes et tous dans une culture structurellement raciste.

Questionner les identités blanches progressistes

La mise en lumière de la blanchité pour analyser la mécanique raciste est loin d'être une démarche neuve. Cette thématique est toutefois peu traitée en Belgique dans les associations mainstream et dans le champ académique[2]. Pour l'aborder ici, nous nous basons sur toute une série de formations et animations données ces deux dernières années dans des associations, administrations publiques et services communaux en Belgique francophone. Des organismes souvent composés uniquement, ou très majoritairement, de personnes perçues comme blanches (parfois incluant en leur sein une ou quelques personnes non-blanches) et qui travaillent en lien avec le vivre ensemble et l'interculturalité. Nous nous basons également sur une trentaine d'entretiens individuels réalisés avec des personnes blanches actives dans ces mêmes organismes.

Il s'agit donc d'un public qui, le plus souvent sans être réellement militant dans la lutte antiraciste, est financé par les pouvoirs publics pour travailler sur ces questions. C'est à ce groupe que nous faisons référence lorsque *nous* utilisons le nous : les personnes blanches progressistes. Les verbatims utilisés proviennent de ces échanges collectifs et individuels. C'est à ce *nous* que nous allons à la fois nous intéresser – Qui sommes-*nous* ? Comment percevons-*nous* le racisme ? Comment réagissons-*nous* dans des situations d'inconfort racial ? – et nous adresser.

Concrètement, dans une première partie, nous reviendrons très brièvement sur le concept de blanchité, son histoire et les questionnements qu'il soulève. Ensuite, sur base des observations lors des formations et entretiens, nous nous intéresserons à ce groupe des personnes blanches progres-

sistes, en particulier en ce qui concerne *nos* perceptions du racisme et *notre* conscience de *notre* blanchité. Vu qu'il s'agit de personnes actives dans des organismes financés par les pouvoirs publics pour jouer un rôle majeur sur les questions liées à la lutte contre le racisme et au vivre ensemble, il s'agit là d'un enjeu central.

Dans une troisième partie, nous reviendrons sur la manière dont *nous* réagissons lorsque *nous* sommes, collectivement ou en tant qu'individus, remis·e·s en cause dans *nos* perceptions du racisme ou confronté·e·s à *notre* appartenance raciale. Nous verrons que des schémas très prévisibles et récurrents sont observables, et interrogerons leur fonction sociale. Avant de conclure, nous reviendrons sur le constat d'une ignorance blanche[3] et questionnerons le rôle de cette ignorance dans la perpétuation du système raciste. Nous laisserons ensuite la plume à Betel Mabille, chargée de formation chez BePax et militante afro-féministe, pour une postface sur les allié·e·s blanc·he·s de la lutte antiraciste.

D'où est-ce que je parle ?

Ma démarche et mon point de vue sont évidemment situés. C'est en tant qu'homme blanc travaillant dans une association antiraciste blanche et structurellement financée que j'écris. Il s'agit d'une identité particulière lorsqu'il s'agit de travailler sur les questions liées à la blanchité.

D'une part, cela m'offre des opportunités importantes d'accès à certains publics blancs. Que ce soit professionnellement ou dans le cadre amical, scolaire et familial. Par ailleurs, dans les échanges avec des personnes blanches, être perçu comme blanc facilite les discussions et libère en quelque sorte la parole. Lorsqu'il est question de racisme, nous ne disons souvent pas la même chose, ou en tout cas pas de la même façon, selon que la personne en face de nous est perçue comme blanche ou non. Preuve s'il en est de la racialisation des rapports sociaux. Aborder cette question en tant qu'homme blanc me permet également de faire le lien avec ma propre expérience.

2 - Ce qui ne veut pas dire que cette thématique est inconnue et n'est pas travaillée. De nombreuses personnes ont bien plus de choses pertinentes que moi à dire à ce sujet. Parmi elles, et de manière non-exhaustive, on peut penser à Betel Mabille (BePax), Emmanuelle Nsunda, Véronique Clette-Gakuba (ULB), Mireille-Tsheusi Robert (Bamko-Cran), Sakina Ghani (ReSisters, BePax), Martin Vander Elst (UCL), Hassina Semah (Resisters et Collecti.e.f 8 maars), Nadia Fadil (KU Leuven), Nicole Grégoire (ULB), Jacinthe Mazzocchetti (UCL), Gia Abrassart (Café Congo), Eva Maria Jimenez Lamas (Kahina)... et bien d'autres encore.

3 - Le concept d'ignorance blanche a été théorisé par le philosophe Charles W. Mills.

Lorsqu'il sera, par exemple, question d'une socialisation qui *nous* pousse à ne pas savoir ou encore de la manière dont *nous* gérons les situations d'inconfort racial, les observations relevées font très clairement écho à mon expérience personnelle, marquée à la fois par la conviction d'être une personne progressiste non-raciste et par une profonde ignorance concernant le racisme et la/ma blanchité.

D'autre part, j'appréhende clairement cette thématique avec plusieurs casquettes dominantes. Parler de blanchité dans le chef d'une organisation antiraciste blanche et structurellement financée, c'est visibiliser et "institutionnaliser" un point de vue et des savoirs issus des minorités, lesquels sont constamment invisibilisés et décrédibilisés dans une société profondément marquée par un racisme structurel. Dès lors, une question devient centrale tout au long du processus : comment aborder cette thématique primordiale sans perpétuer l'invisibilisation des personnes racisées et de leur expertise ?

Quelques précautions d'usage

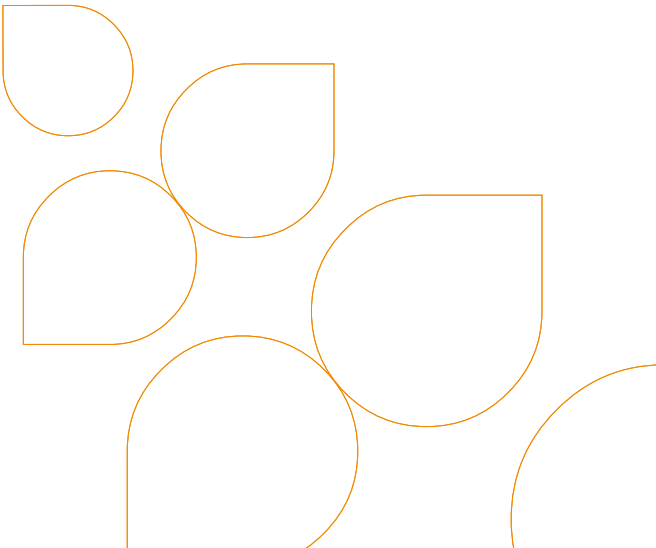
Parler de race, et sans doute plus encore parler des Blanc·he·s, n'est pas anodin. Cela suscite généralement du stress et de l'inconfort chez les personnes blanches, mais aussi des craintes sur l'essentialisation de groupes sociaux ou sur le risque de diviser la société sur base d'une binarité trop simpliste. La binarité induite par ce texte pose effectivement des questions. Par exemple, en utilisant le terme "personnes non-blanches" ou "personnes racisées", nous risquons d'homogénéiser ces groupes et d'occulter les différences qui peuvent exister au sein de cette construction sociale. Une binarité qui semble toutefois nécessaire, dans un premier temps, car elle permet de mettre le curseur, d'un point de vue critique, sur la norme à laquelle il est fait référence.

De même, en parlant de "personnes blanches", nous réduisons les individus à une seule de leur identité, en mettant en avant le fait que celle-ci produit des avantages immérités. Ce processus peut être violent, notamment pour des personnes qui subissent simultanément des violences structurelles liées, par exemple, à leur genre ou leur classe sociale. Il importe donc d'insister sur le fait que les groupes sociaux évoqués dans ce texte sont des constructions. Bien entendu, les rapports sociaux ne sont pas traversés que par la race mais par une multitude d'autres identités et enjeux de pouvoir. Toutefois, il nous semble qu'avant de pouvoir complexifier le réel, il faut d'abord se mettre d'accord sur les bases. Sinon, nous l'observons en pratique, la complexité et l'approche intersectionnelle ont tendance à occulter la dimension raciale.

Par ailleurs, ce texte n'est absolument pas une forme de jugement de valeur. Les constats et critiques formulés me concernent d'ailleurs au premier plan en tant qu'individu blanc, et concernent BePax en tant que structure antiraciste historiquement blanche. En reprenant par endroit des propos tenus lors de ces moments d'échanges, il ne s'agit pas de pointer du doigt des individus mais d'illustrer des observations qui sont collectives et récurrentes, afin de les questionner.

Enfin, les faiblesses et lacunes méthodologiques de ce travail sont évidentes et assumées. Il s'agit d'un travail associatif et non d'une recherche scientifique. Des critiques à ce sujet sont évidemment légitimes.

Espérons qu'elles ne s'arrêtent pas là. Et si elles émanent du monde de la recherche, espérons que ces critiques s'accompagnent de travaux sur cette thématique dans le champ universitaire.



I. LA BLANCHITÉ ET LES WHITENESS STUDIES

Les personnes blanches ne se pensent généralement pas blanches. Pour la plupart, c'est une question que nous ne nous sommes jamais posée. Pourtant, les réflexions sur les identités blanches ne sont pas neuves. Déjà en 1860, William J. Wilson, sous le nom d'Ethiop, professeur d'école africain-américain, écrivait cette question *"Que devons-nous faire avec les Blancs ?"*[4]. Par la suite, dans la foulée des travaux fondateurs de W.E.B Du Bois au début du siècle dernier[5], Richard Wright, bell Hooks, James Baldwin, Toni Morisson, Cheryl Harris, et beaucoup d'autres, ont approfondi la question. Les réflexions sur la blanchité reposent donc sur une longue histoire, en particulier dans la sociologie et les milieux intellectuels et militants africains-américains[6].

À partir de la fin des années 1980, en Grande-Bretagne puis aux Etats-Unis, cette thématique va intégrer les milieux universitaires, avec l'émergence des Critical White studies (CWS). Dans des disciplines aussi diverses que le droit, l'histoire, la sociologie, la philosophie ou encore la critique littéraire, ce champ d'étude a pour objectif de questionner la *whiteness*, terme traduit par Blanchité suite aux travaux de Judith Ezekiel[7]. Cette traduction permet notamment d'éviter l'utilisation du terme blanchitude, qui suggère un parallélisme avec la négritude. Or, il n'est en aucun cas question ici de promouvoir ou valoriser une certaine identité blanche, mais plutôt de contribuer à nommer la blanchité afin de la dénaturaliser, de la désuniversaliser. Ou en tout cas, de l'appréhender dans une perspective critique.

Bien plus qu'une couleur de peau

Certains travaux au sein des CWS ont mis en avant le caractère construit et dynamique de la blanchité, en questionnant les processus par lesquels certains groupes sociaux en viennent à être perçus ou à se désigner comme blancs. Par exemple, les immigrés catholiques irlandais arrivés aux Etats-Unis dans le courant du 19ème siècle, bien qu'ayant le teint clair, n'étaient à l'origine pas perçus comme blancs mais se sont progressivement "blanchis" symboliquement, notamment en soutenant les politiques esclavagistes et en se différenciant des esclaves noirs[8]. Si le teint de peau est à prendre en compte en ce qu'il constitue un marqueur visible, le fait d'être blanc·he ne se résume donc pas à une couleur en tant que telle. De nombreuses personnes d'Afrique du Nord ont le teint nettement plus clair que des personnes perçues comme blanches, tout en ne bénéficiant pas de ce statut. Le fait d'être blanc, c'est donc aussi *"une manière de s'orienter dans le monde social et d'y être situé"*[9].

De son côté, l'historien David Roediger s'est notamment intéressé au rôle actif de la classe ouvrière américaine du 19ème siècle dans la constitution de la blanchité[10] et souligne qu'elle a revendiqué son identité blanche en dépit de l'oppression de classe car cela lui permettait d'obtenir une forme de salaire symbolique en compensation : *"la blanchité assurait ce que Du Bois nomme "un salaire public et psychologique" vital pour les travailleurs blancs"*[11]. Ainsi, s' *"ils ne bénéficiaient pas des privilèges de la classe dominante, (...), les travailleurs blancs pouvaient accepter leur position d'infériorité dans la hiérarchie de classe en se forgeant une identité de 'non-esclave' et 'non-Noir'"*[12].

Cette question des avantages dont bénéficient les personnes perçues comme blanches dans une société marquée par le racisme systémique est au cœur des CWS. La sociologue Ruth Franckenberg revient notamment sur la constitution de la blanchité en tant que norme à partir de

4 - Roediger D. (1999), *"Black on White. Black Writers on What It Means to Be White"*, Schocken; 1st Pbk. Ed edition, version Kindle, p. 58.
5 - Voir notamment Du Bois W.E.B. (2007), "Les âmes du peuple noir", édition établie par Magali Bessone, La Découverte.
6 - Bien entendu, les réflexions à ce sujet ne se limitent pas aux sphères africaines-américaines. En ce qui concerne le monde francophone, pensons notamment aux travaux essentiels de Frantz Fanon et d'Aimé Césaire.
7 - Ezekiel J. (2002). "La 'blanchité' du mouvement des femmes américain". Communication au *Colloque international "Ruptures, résistances et utopies"*, Université de Toulouse ii-Le Mirail, 20 septembre.
8 - Voir notamment Ignatiev N. (1996), "How the Irish Became White : Irish-Americans and African Americans in the 19th Century", Routledge, NewYork et Painter N. I (2019), "Histoire des Blancs", Max Milo Editions, Paris, pp. 132-133
9 - Interview de Magali Bessone, disponible ici https://laviedesidees.fr/Racisme-structurel-et-privilege-blanc.html
10 - Roediger D. (2018), "Le salaire du Blanc", Editions Syllepse, Paris.
11 - Harris C. (1993), "De la blanchité considérée comme propriété", *in* Bentouhami H. et Möschel M. (Dir.) (2017), "Critical Race Theory. Une introduction aux grands textes fondateurs", Editions Dalloz, Paris, p. 104.
12 - Idem pp. 104-105

laquelle est définie l'altérité[13]. Les personnes blanches, souligne-t-elle, ne se perçoivent pas comme racialisées, comme appartenant à une catégorie raciale. La blanchité fonctionne comme une appropriation de l'universel et procure des avantages matériels et symboliques qui ont la spécificité d'être à la fois omniprésents – car ils concernent l'ensemble de la vie sociale – et invisibles pour les bénéficiaires qui les perçoivent comme étant évidents, normaux. Le premier privilège blanc, c'est de ne pas avoir à s'interroger sur ce que signifie être blanc·he, et donc de pouvoir ressentir de la surprise, voire de l'indignation, lorsqu'on est confronté·e à l'existence de ces privilèges.

D'autres travaux ont encore porté sur la blanchité dans les études cinématographiques ou dans la critique littéraire, en questionnant notamment l'association entre la blancheur de la peau et l'universalité ou l'objectivité. Par exemple, dans un livre intitulé *White*, Richard Dyer démontre comment la technique liée à l'éclairage dans les mondes du cinéma et de la photographie s'est développée avec le visage blanc comme étalon de référence[14]. De son côté, Toni Morrison a notamment questionné la constitution de l'identité blanche dans les classiques de la littérature étatsunienne. Elle écrit notamment que *"jusqu'à une date très récente, et sans tenir compte de la race de l'auteur, les lecteurs de quasiment toutes les œuvres de fiction américaines ont été identifiés à des Blancs. (...) Qu'arrive-t-il à l'imagination textuelle d'un auteur noir, qui reste à un certain niveau toujours conscient de représenter sa propre race devant, ou malgré, une race de lecteurs qui se pense comme "universelle" ou sans race ?"*[15]

Une hégémonie blanche omniprésente et invisible

Pour Maxime Cervulle, le concept de blanchité *"désigne l'hégémonie sociale, culturelle et politique blanche à laquelle sont confrontées les minorités ethnoraciales. Il s'agit d'étudier les façons par lesquelles certains groupes sociaux en viennent à être perçus comme "blancs" et, dans les anciens empires coloniaux, à occuper une position hégémonique dans le cadre d'une idéologie raciste associant la blancheur de la peau à la pureté, la neutralité ou l'universalité"*[16]. Il s'agit aussi de voir par quels processus la blanchité produit des effets à la fois sur le plan culturel et symbolique et en termes matériels. Ainsi, sans *"tomber dans le piège de l'essentialisation, le concept de blanchité ne renvoie (...) ni à un type corporel, ni à une origine définie, mais à un construit social : aux modalités dynamiques par lesquelles, en certains contextes sociohistoriques, certains individus ou groupes peuvent être assignés (selon un processus d'allo-identification) ou adhérer (selon un processus d'auto-identification) à une 'identité blanche' socialement gratifiante"*[17].

Finalement, travailler sur la blanchité est une autre manière d'aborder le racisme en tant que système. C'est-à-dire comme étant un "point de rencontre entre des formes interactionnelles et des formes structurelles de racisme" [18]. Il s'agit de dépasser la vision individuelle du racisme et considérer qu'il concerne également les structures sociales, qu'il s'agisse de pratiques institutionnelles, de normes, de valeurs ou de discours. C'est appréhender le racisme comme impactant enfin les consciences et subjectivités. Et il n'y a aucune raison que cela ne concerne pas les membres du groupe majoritaire.

13 - Frankenberg R. (1993). *White Women, Race Matters. The Social Construction of Whiteness.* Minneapolis, University Press of Minnesota.
14 - Dyer R. (1997), White, Routledge, Londres.
15 - Morrison T. (1993), Playing in the dark. Blancheur et imagination littéraire", Christian Bourgeois, Paris, pp. 14-15.
16 - Cervulle M. (2013), "Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias", Editions Amsterdam, Paris, pp. 15-16
17 - Cervulle M. (2012), "La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation", in Cahiers du Genre 2012/2 (n° 53), pp. 37 à 54
18 - De Rudder V. et V'ourch F. (2006), "Les discriminations racistes dans le monde du travail", *in* Fassin D. et Fassin E. (dir.), "De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française", Paris, La Découverte, p. 179.

II. QUELLES PERCEPTIONS DU RACISME CHEZ LES BLANC·HE·S PROGRESSISTES ?

Dans les formations que nous donnons, nous commençons généralement la journée par trois questions auxquelles les participant·e·s doivent répondre de manière spontanée :

(1) En une phrase ou en quelques mots clés, comment définiriez-vous le racisme ?
(2) Êtes-vous raciste ? Situez-vous sur une échelle de 0 à 10.
(3) Y a-t-il du racisme dans la société ? Situez ce niveau de racisme sur une échelle de 0 à 10.

Trois questions qui ne veulent pas dire grand-chose en soi (le fait-même qu'elles soient posées dans le contexte bien particulier d'une formation sur les enjeux de racisme induit déjà des biais évidents) mais qui permettent d'illustrer certains constats.

Deux observations ressortent des réponses données à la première question. D'une part, les définitions et mots clés avancés sont toujours différents. Il n'y a jamais, au sein d'un groupe, une définition claire et consensuelle du racisme. Ce qui pose un premier problème : dans un secteur supposé lutter contre le racisme, comment faire lorsque ce dernier ne repose pas sur une définition collectivement partagée ? D'autre part, si nous nous concentrons sur les mots-clés, certains éléments reviennent systématiquement : stéréotypes, peur, différence, intolérance, couleur, extrême-droite.

Après avoir échangé sur base de ces mots-clés, une perception majoritaire se dégage systématiquement : le racisme concernerait des **individus** intolérants qui ont des **stéréotypes négatifs** envers des personnes perçues comme **différentes**. Le racisme serait donc le fait de personnes soit intentionnellement mauvaises, soit enfermées dans leurs peurs et n'ayant pas su déconstruire leurs stéréotypes.

Il se dégage ainsi une vision très morale du racisme – le racisme c'est mal – et très individuelle – ce sont des individus qui sont

racistes –, ce qui débouche inévitablement sur une logique binaire : d'un côté les mauvaises personnes racistes. De l'autre, les personnes progressistes, qui n'ont pas de stéréotype. Bref, les bonnes personnes : *nous*.

Cette perception binaire du racisme est profondément ancrée dans nos raisonnements et dans la manière dont nos organisations fonctionnent. Cela a des conséquences importantes, dont une en particulier : il est dès lors inconcevable pour *nous* ou *nos* structures d'être mis en lien, d'une manière ou d'une autre, avec du racisme. Après tout, *nous* luttons pour le vivre ensemble, comment pourrions-*nous* être racistes ?

Un racisme sans racistes ?

À la question "êtes-vous raciste ?", les réponses oscillent entre 1 et 2, parfois 3. Des réponses qui renforcent l'impression générale que nous avons concernant la société dans son ensemble : aujourd'hui, en dehors de certaines sphères à l'extrême-droite, personne ne souhaite être perçu·e comme raciste. À la dernière question, les réponses se situent entre 5 et 8. Il y a donc une conscience (insuffisante) que le racisme impacte la société.

De quoi poser le constat suivant : nous vivons dans une société dans laquelle la grande majorité des gens ne se pense pas raciste, tout en ayant malgré tout une société fortement marquée par le racisme. Comment est-ce possible ? Comment expliquer cette société caractérisée par un racisme sans racistes [19] ? A cette question, la plupart du temps, les participant·e·s n'ont pas réellement de réponse. Un blocage qui découle notamment de la perception du racisme comme étant individuel et moral, et plus généralement d'une profonde méconnaissance concernant le racisme, son histoire, ses impacts et son fonctionnement.

Dans cette partie, nous allons revenir sur cinq perceptions du racisme qui semblent caractériser les identités blanches progressistes : ce dernier serait inhérent à la nature humaine (1), la race n'existerait pas (et donc le processus de racialisation non plus) (2), le passé esclavagiste et colonial appartiendrait à l'histoire (3), le racisme serait avant tout appréhendé comme étant des attitudes individuelles (4) et enfin, *nous* n'aurions pas conscience de notre identité blanche et de ce que cela implique (5).

19 - Bonilla-Silva E. (2014), "Racism without Racists. Color-blind racism and the persistance of racial inequality in America", Fourth Edition, Rowman & Littlefield Publishers, Inc

1. Le racisme serait naturel, inhérent à la nature humaine

"Lorsque l'on ne connait pas son histoire, on est condamné à la revivre". Il est fréquent que ce type de phrase revienne dans les débats. Et de fait, un détour par l'histoire permet par exemple de comprendre en quoi la pratique du blackface[20], qui fait polémique avec des personnages comme le Sauvage de Ath ou Père Fouettard, est historiquement un outil de déshumanisation des populations noires et un moyen de maintenir la domination raciste[21].

Pourtant, de manière générale, nous constatons une importante méconnaissance de l'histoire, et plus particulièrement du contexte historique dans lequel le racisme s'est développé. Le racisme aurait toujours existé et serait naturel, universel, inhérent à la condition humaine :

> *"L'homme est ainsi fait. Il a toujours eu peur de la différence et il a toujours réagi par la violence."*
>
> *"L'homme a toujours voulu conquérir le monde. Il y a toujours eu de l'esclavage, des gens qui en rejetaient d'autres. C'est bien malheureux, mais c'est ainsi."*
>
> *"Le racisme ? C'est dans la nature humaine, malheureusement. Ça dure depuis toujours, et ça ne risque pas de finir demain."*

Le racisme ne se résume toutefois pas à de la xénophobie, à la peur de l'Autre ou à l'envie de le dominer. Le racisme n'est pas naturel. Il s'agit d'une construction idéologique inscrite dans un contexte spécifique et d'emblée intimement lié à des questions de pouvoir et de domination.

À partir du XV^{ème} siècle, les Européens blancs explorent des territoires plus éloignés de l'Europe et commencent à en exploiter les richesses et les populations. Progressivement un commerce international se met en place sur base de la mise en esclavage des populations africaines. Cette exploitation a alors dû être justifiée, pour légitimer l'exploitation systématique de certaines populations. Pour ce faire, les Européens ont progressivement construit le concept de race. C'est-à-dire l'idée qu'il y aurait différentes races humaines, hiérarchisées entre elles et différenciées sur base de caractéristiques naturalisées censées justifier l'infériorisation et la déshumanisation des individus assignés à ces groupes.

À cela, de nombreuses personnes rencontrées répondent que "l'esclavage a toujours existé". Certes. L'historien Pap Ndiaye rappelle d'ailleurs qu'avant 1453, "*la plupart des esclaves du monde méditerranéen étaient Européens*"[22]. De même, l'esclavage des Africain·e·s existait avant l'arrivée des Européens, que ce soit en Afrique ou au Moyen-Orient, *"mais il n'était pas fondé sur une théorie raciale particulière. Tandis que la justification de la traite transatlantique, qui déporta environ onze*

millions d'Africains vers les Amériques entre le début du XVI^e siècle et les années 1860, se fit essentiellement par un ensemble d'arguments religieux, philosophiques, anthropologiques et scientifiques expliquant que la race noire était par nature vouée à l'esclavage"[23].

Ces catégories raciales et les caractéristiques et imaginaires qui y sont accolés ont progressivement imprégné les sciences, les structures sociales, la culture et les manières de penser le monde. La race est donc une construction socio-politique relativement récente[24], qui vise à justifier et perpétuer une oppression. S'il n'y avait pas de racisme, le fait qu'une femme musulmane porte le foulard ne serait pas forcément plus instrumentalisé politiquement que le fait qu'elle soit habillée en jaune ou en vert, qu'elle roule en voiture ou à vélo. C'est le racisme qui fait exister la croyance ou l'idée de race. Les races sont dès le début des constructions arbitraires, des catégories politiques dynamiques dans le temps et dans l'espace. Elles n'ont rien de naturel mais sont intimement liées à des questions de domination : *"les catégories raciales furent inventées parce qu'elles étaient utiles au développement et au maintien de structures de pouvoir, y compris symboliques, et de systèmes socio-économiques généralement fondés sur l'exploitation de la force de travail"*[25].

2. La race n'existerait pas, et donc le processus de racialisation non plus

Quand on en vient à parler de race... les discussions se cristallisent bien souvent sur ce concept. Car aux yeux de la plupart des personnes blanches rencontrées, parler de race est au mieux problématique et non-pertinent, et au pire, c'est du racisme :

> *"Très franchement, je ne suis pas à l'aise avec ce terme, race. On parle d'êtres humains, pas d'animaux."*

> *"Je n'utilise pas ce terme. Jamais. C'est insultant. Irrespectueux. Et dangereux. Les races n'existent pas."*

> *"C'est au nom des races que sont survenues les pires atrocités dans l'histoire, alors pourquoi vouloir raviver ça ? Les races n'existent pas, point. Utiliser ce terme, c'est dangereux, c'est même ça le racisme."*

20 - Le blackface est une pratique raciste qui consiste, pour une personne blanche, à se grimer le visage en noir pour "jouer" la caricature du Noir.
21 - A ce sujet, voir notamment les interventions de Véronique Clette-Gakuba, de Mireille-Tsheusi Robert et de Martin Vander Elst.
22 - Ndiaye P. (2009), "La condition noire. Essai sur une minorité française", Folio, actuel, p. 228
23 - Idem pp. 229-230
24 - Voir à ce sujet Painter N. I. (2019), *op.cit.*
25 - Ndiaye P. (2009), p. 238

Après la Seconde guerre mondiale, le concept de race biologique a été disqualifié. Nous savons que nous sommes à l'origine toutes et tous originaires d'Afrique, et que les mouvements de certaines populations dans des régions moins ensoleillées leur ont fait perdre de la mélanine. Voilà ce qui explique que certaines populations ont un teint de peau sombre, d'autres un teint plus clair. Aujourd'hui, nous savons *"qu'un Parisien blanc partage plus de 99,9% de son patrimoine génétique avec n'importe quel individu pris n'importe où dans la terre, et ni plus ni moins qu'avec son voisin de palier blanc"*[26]. Et il y a par ailleurs davantage de variations génétiques au sein d'un même groupe dit racial qu'entre des groupes dits raciaux. Bref, les races n'existent pas.

La race continue d'impacter notre société

Cela étant, la disqualification scientifique du terme race n'entraine en rien une suppression des effets produits par la race en tant que construction sociale. D'une part, comme nous le verrons, une société et ses individus ne sortent pas indemnes de plusieurs siècles de racialisation. Et d'autre part, le racisme évolue et s'adapte. Depuis les années 1980, la rhétorique des discours racistes a évolué : les individus ne sont plus ciblés sur base raciale mais sur base culturelle. On ne parle plus de hiérarchie des races mais bien de styles de vie inconciliables, de différences culturelles incompatibles[27]. Un "racisme sans race" qui semble plus acceptable mais qui repose sur la même logique racialisante que le racisme biologique et continue de produire les mêmes effets sur celles et ceux qui le subissent[28].

> "Le discours colorblind n'est malheureusement pas performatif. Ce n'est pas parce qu'on décrète la race inopérante que celle-ci cesse d'opérer comme élément structurant de l'espace social."
>
> Nicole Grégoire[29]

Pourtant, l'idée selon laquelle la délégitimation du terme au sens biologique entraine *de facto* la suppression de ses effets est très répandue, et très présente dans les discours. C'est ce qu'on appelle l'idéologie *colorblind*. La colorblindness signifie littéralement l'aveuglement à la couleur et désigne *"un idéal (ou une idéologie) selon le(la)quel(le) cette dernière [la race] ne jouerait pas (ou plus) de rôle structurant dans l'organisation de notre société*[30]*"*. Dans nos publics, cette idéologie est très présente et se matérialise souvent dans des phrases telles que :

> *"Pour moi, la couleur des gens n'est pas importante, ce sont les valeurs."*
>
> *"Ça n'a pas d'importance pour moi d'être noire ou blanche, ce sont les compétences qui comptent."*

> *"La couleur des gens n'a aucune importance, je ne la vois même pas, ça n'a aucune influence sur la manière dont je vais les voir ou agir avec eux."*

Selon cette idéologie, s'il existe encore aujourd'hui des violences et inégalités à caractère raciste, celles-ci s'expliqueraient principalement de deux manières. D'une part, elles sont le fait de certains individus racistes, déviants voire malades mentalement. D'autre part, elles s'expliqueraient par d'autres facteurs que *la* race, et en particulier par des considérations de classe (*"le vrai problème, c'est le néolibéralisme qui cause de la précarité, et donc le besoin d'un bouc-émissaire"*) ou culturelles (*"ça n'a rien à voir avec le fait qu'il soit Noir ou qu'elle porte le foulard, mais ce sont des cultures différentes et c'est parfois compliqué du coup de s'intégrer dans une équipe"*).

Ainsi, les actes et individus racistes seraient, selon la logique colorblind, des anomalies dans une société fondamentalement égalitaire :

> *"Il y a évidemment encore des gens racistes, qui croient qu'ils sont supérieurs, qui croient qu'il y a des races. Ce sont eux qu'il faut combattre"*

L'enjeu n'est pas ici de dire qu'il faut ou non utiliser le terme race. Mais plutôt de relever un constat : derrière nos réticences par rapport à ce terme se cache une méconnaissance de ce que l'on entend par la race, à savoir le processus de racialisation. Le fait d'être perçu·e comme non-blanc·he dans la société entraine un vécu différent. C'est cela la race : une construction sociale issue d'une violente histoire de domination, qui continue aujourd'hui de structurer la vie sociale en assignant des individus à certains groupes sociaux infériorisés sur base de caractéristiques visibles ou imaginées.

Un exemple relaté par le sociologue Eric Fassin décrit bien ce que signifie concrètement la race, la racialisation[31]. Sur une photo, dans le bureau du Président Barak Obama, on peut voir un petit garçon africain-américain de cinq ans, Jacob Philadelphia. On y voit Barak Obama se pencher pour permettre à l'enfant de lui toucher les cheveux. En fait, le petit garçon se demandait si les cheveux du Président étaient les mêmes que les siens. Il voulait vérifier. C'est cela, la racialisation : à à peine cinq ans, un garçon noir s'étonne qu'une personne qui lui ressemble se retrouve à une telle position de pouvoir. Le processus de racialisation influence la position que l'on est supposé·e occuper dans l'échelle sociale.

26 - Bessone M. et Alfred (2018), "Les races, ça existe ou pas ?", Gallimard Jeunesse, p. 33
27 - Cela dit, les discours fondés sur le racisme scientifique ne sont jamais bien loin. Ainsi, une personne expliquait durant l'entretien : *"il faut quand même avouer, et je le dis positivement, ce n'est pas du tout négatif, mais les athlètes africains sont plus puissants physiquement. Ça se voit dans le football ou au basket par exemple. Ce n'est pas du racisme que de dire ça, c'est juste une observation"*.
28 - Orban A-C. (2015), "Peut-on encore parler de racisme", Couleur livres, disponible sur le site de www.bepax.org.
29 - Grégoire N. (2017), "L'échec de la colorblindness", Bamko-Cran ASBL, https://www.bamko.org/analyses-et-articles
30 - Grégoire N. (2017), *op. cit.*, p.1
31 - Jannic-Cherbonnel F., "L'histoire du garçon qui avait touché la tête d'Obama", *Slate*, 2012

(Source : https://www.europe1.fr/international/Pourquoi-Obama-s-est-incline-devant-un-enfant-405960, © Reuters)

Ainsi, disqualifier le concept scientifique de race et décider de ne plus la nommer *"n'annihile ni le racisme, qui persiste en mutant, ni les effets structurants de quelques siècles d'esclavage et de colonialisme. La race est le signifiant d'une mise à part et d'une infériorisation. Les races existent, sociologiquement et non biologiquement, parce que le racisme les fait exister. Les Noirs existent parce que la couleur de peau noire a été culturellement érigée en signe distinctif justifiant une exploitation particulière"*[32].

3. L'idéologie raciste, l'esclavage et la colonisation, ce serait du passé

Un autre aspect qui ressort des échanges avec nos publics est l'idée que cette histoire est derrière nous :

> *"Oui, mais c'était la colonisation. La colonisation, c'est fini".*
>
> *"Il faut arrêter de toujours revenir avec l'histoire ancienne, avec l'esclavage, etc... On est au 21ème siècle hein, et Obama a été président du monde".*
>
> *"Le blackface ? Peut-être que c'était raciste avant, pendant l'esclavage et tout ça. Mais aujourd'hui, le contexte est différent quand même".*

Les sciences sociales et mondes militants parlent plutôt d'un continuum colonial : rien n'indique qu'il y ait eu une rupture[33] avec la période coloniale et/ou esclavagiste. Durant plusieurs siècles, la race a imprégné nos structures sociales, nos modes de pensées et la culture dans laquelle nous baignons, culture que l'on peut comprendre *"comme un ensemble de pratiques sociales qui participent à la production de signification et élaborent nos manières d'appréhender le monde. Elle recouvre bien plus que les productions symboliques en ce qu'elle comprend les styles et modes de vie, les institutions, les identités, les performances du quotidien et l'esthétique ordinaire"*[34].

Selon Gloria Wekker, autrice et professeure émérite en Etudes de Genre à l'Université d'Utrecht, le passé colonial des Pays-Bas

a laissé dans la société hollandaise un *"dépôt de mémoire"* situé *"dans la tête et dans le cœur des gens de la métropole, mais son contenu est aussi cimenté silencieusement dans les politiques, dans les règles d'organisation, dans les cultures populaires et sexuelles, et dans la connaissance quotidienne du sens commun (....)"*.[35] Ce dépôt de mémoire se retrouve *"dans notre manière de penser, de faire les choses, de regarder le monde, dans ce que nous trouvons (sexuellement) attirant (...). Le plus important, c'est entre nos oreilles, et dans nos cœurs et nos âmes"*[36].

Un constat qui résonne en ce qui concerne la Belgique : comment un pays européen si jeune ayant été une puissance coloniale en Afrique centrale pendant 80 ans, période durant laquelle s'est développée une propagande intense, pourrait être "innocent racialement" ? Comment croire que ce passé, cette racialisation du monde, n'a pas laissé des traces dans notre culture, notre langue, dans les pratiques et modes d'organisation de la société, dans la manière dont nous produisons du savoir, ainsi que dans la manière de se penser soi et de penser le monde ?

Les traces coloniales en Belgique

Ce continuum colonial se retrouve dans le folklore. Entre le personnage du Sauvage à Ath, la sortie des Nègres, les Noirauds, Père Fouettard, les étudiants de rhéto qui se déguisent en Musulmans, les chars antisémites et négrophobes au carnaval d'Alost... et rien que pour l'année 2019, c'est à se demander s'il est possible, en Belgique, de développer un folklore sans racisme ou traces coloniales[37].

32 - Jounin N. (2019), "Observer et compter la race", http://lmsi.net/Observer-et-compter-la-race
33 - Voir notamment Demart S. (2018), "L'impensé de la Belgique noire : points de vue situés sur l'oblitération de l'autre", *in* La Revue Nouvelle, numéro 1/2018.
34 - Cervulle M. et Quemener N. (2018), "Cultural Studies", Armand Collin, p.7.
35 - Wekker G. (2016), "White Innocence. Paradoxes of colonialism and race", Duke University Press, p. 19
36 - *Ibid.*
37 - Concernant le cas du blackface dans le folklore et la culture en Belgique, voir notamment les actions et interventions du collectif Bruxelles Panthères, de Martin Vander Elst, de l'association Bamko-Cran ou de Véronique Clette-Gakuba.

Dans l'espace public, nous pouvons observer des rues, statues et monuments à la gloire de l'époque coloniale[38]. Nous retrouvons également ce continuum dans les manuels scolaires et cours d'histoire ou, plus généralement, dans la manière d'enseigner ou de ne pas enseigner cette histoire. Mais aussi dans la littérature et les livres pour enfants, dans les discours politiques (le discours de Sarkozy à Dakkar en 2007 en est une terrible illustration), la publicité ou encore dans les campagnes des ONG de coopération au développement.

Les universités et institutions culturelles sont également concernées : qui produit du savoir et quels savoirs sont légitimes ? Quelles sont les *"voix [qui] s'imposent au détriment d'autres et imprègnent les imaginaires sociaux d'une représentation des événements, des groupes et des pratiques"*[39]. Qui véhicule de la culture, et donc produit du sens ? Un constat qui touche également le secteur associatif et antiraciste financé : quelles sont les associations financées et celles qui ne le sont pas ? Qui décide de l'octroi des financements ? Comment sont composées nos associations, et plus encore nos instances décisionnelles ? Que nous disent les termes *diversité* (qui est divers, et par rapport à qui ?) ou *tolérance* (qui doit tolérer qui ?) si souvent utilisés ? Qui parle, et pour qui ?

Personne n'échappe au poids de la racialisation

La race, à l'instar du genre par exemple, impacte les savoirs et les représentations, les discours et les pratiques qui traversent la société. Nous naissons et sommes socialisé·e·s dans une société inondée de messages et de représentations racialisés. Cette culture raciste, c'est l'eau dans laquelle on baigne, sans en avoir conscience. Ces messages et représentations agissent comme des cadres de référence non questionnés avec lesquels nous grandissons et qui vont inévitablement influencer nos manières de penser l'autre et de penser notre place dans la société. Ils nous donnent des indications pour interpréter le monde qui nous entoure, pour savoir ce qui est normal, bon, souhaitable, professionnel, dangereux, objectif, beau… ou ce qui ne l'est pas. Ils nous indiquent que ce qui est lié à la blanchité est a priori normal, positif, souhaitable.

Un constat qui rencontre souvent de fortes réserves parmi les personnes blanches progressistes :

> *"Si le racisme nous influence inconsciemment ? M'influence, moi, dans la manière de me considérer ou de considérer les autres ? Oh non je ne pense pas. J'ai été éduquée dans la tolérance".*
>
> *"Comment pourrais-je être influencé par le racisme alors que dans mon travail, j'essaie au contraire de sensibiliser les gens à ce sujet ?".*

Une dynamique que nous retrouvons dans les demandes de formations qui nous sont adressées. Lorsqu'une institution travaillant dans le domaine interculturel nous contacte

pour une formation, il s'agit la plupart du temps de savoir *"comment réagir concrètement face au racisme de nos publics"*. Le racisme est vu comme individuel, binaire et extérieur à *nous*, à *nos* pratiques et *nos* institutions.

Les exemples illustrant la manière dont cette racialisation de la société impacte également nos perceptions sont pourtant très nombreux. Pour reprendre le questionnement de Robin di Angelo[40], imaginons deux photos identiques d'une cour d'école, avec sur la première des enfants blancs qui jouent, sur la seconde des enfants perçus comme non-blancs qui jouent. Si nous posons la question suivante "quelle est la meilleure école ?", que répondriez-vous ? De même, qu'est-ce qu'un bon quartier ? Dans nos imaginaires, est-ce un quartier avec plus de personnes blanches ou avec plus de personnes non-blanches ? Ne mesure-t-on pas *"la valeur de nos écoles ou de nos quartiers par l'absence de personnes de couleur"*[41] ? Si l'on voit la photo d'une personne aux cheveux lisses et l'autre avec une coupe afro, quelle coupe sera perçue comme plus ou moins professionnelle ?

Face à ces questions, la grande majorité des réponses sera identique, quelle que soit la génération. D'où cela vient-il ? Comment, dans ce cas, continuer à dire que nous ne voyons pas les couleurs, que seuls les gens, leurs valeurs ou leurs compétences importent ? Pourquoi des personnes sans aucune sympathie pour l'extrême-droite en viennent à lancer des cris de singe chaque semaine dans les stades de football ? Pourquoi chacune des milliers de personnes présentes dans ce stade sait-elle à qui ces cris de singe sont adressés ? Pourquoi notre regard se focalise-t-il sur le voile, avec tout l'imaginaire que ce voile charrie, plutôt que sur n'importe quel autre signe distinctif ? Pour cela, *"il faut que les regards aient été conditionnés par des paroles multiples, insistantes et autorisées, nous indiquant que ce foulard est important et que c'est bien là, et pas ailleurs, qu'il y a quelque chose à voir"*[42].

Ainsi, au même titre que le patriarcat et d'autres rapports historiques d'oppression, la race continue d'impacter les représentations collectives, les représentations de l'autre et de soi. Elles proviennent d'une histoire avec laquelle il n'y a pas eu de rupture. Gloria Wekker fait le lien avec l'habitus de Bourdieu, *"cette présence du passé dans le présent (...) une manière d'agir dans laquelle les gens ont été socialisés, qui devient naturelle, qui échappe à la conscience"*[43]. Là où l'habitus de Bourdieu est vu en termes de classe sociale, *"des notions raciales doivent aussi avoir été transmises aux générations suivantes, parfois au-dessus, souvent en-dessous du niveau de conscience"*[44].

38 - Voir à ce sujet les visites guidées du Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations.
39 - Cervulle M. et Quemener N. (2018), "Cultural Studies", Armand Collin, pp. 7-8
40 - Di Angelo R. (2018), "White Fragility", Beacon Press, Boston.
41 - Interview de Robin Di Angelo, voir https://www.facebook.com/86973707921/posts/10157513358157922?sfns=mo
42 - Tévanian P. (2017), "Peur de l'inconnu, peur de l'autre, peur de la différence", http://lmsi.net/Peur-de-l-inconnu-peur-de-l-autre#nh3
43 - Wekker, G., "White Innocence", *op. cit.*, p. 20.
44 - *Ibid.*

Pourtant, dans nos structures et associations progressistes, le focus reste bien souvent mis sur la question des stéréotypes individuels à déconstruire. Or, les stéréotypes sont là, et nous ne pouvons pas fonctionner sans. La psychologie sociale nous apprend que nous avons besoin de catégoriser le monde qui nous entoure et d'utiliser des stéréotypes qui agissent comme des simplifications du réel. Ces stéréotypes proviennent notamment de l'histoire et des idéologies qui ont historiquement structuré nos sociétés. Nous avons donc toutes et tous des stéréotypes racistes, et croire qu'ils n'impactent pas nos propres raisonnements et pratiques, ou qu'il suffirait de les "déconstruire" pour lutter contre le racisme, est illusoire.

4. Le racisme serait avant tout une question d'attitudes individuelles

Le racisme est donc une idéologie qui s'inscrit dans une histoire violente et qui, loin de se limiter à des croyances anciennes et abstraites, continue de "produire des subjectivités" [45]. Et bien entendu, cela induit des effets.

Les témoignages et productions littéraires, scientifiques, culturelles et artistiques des personnes directement concernées par le racisme sur sa matérialité et ses effets ne manquent pas – bien qu'ils soient souvent invisibilisés. Une rapide recherche permet de trouver des informations tant sur les différentes formes que le racisme peut prendre que sur les conséquences multiples qu'il peut avoir (notamment en matière de santé).

Pourtant, nous observons une profonde méconnaissance, tout d'abord concernant les formes que peuvent prendre les violences racistes. Elles seraient avant tout directes, visibles, manifestes, telles les insultes à l'égard de Cécile Djunga ou les agressions au Pukkle Pop. Les discriminations structurelles sont parfois mentionnées, mais dans un second temps. Et lorsqu'elles le sont, ce sont généralement les domaines de l'emploi et du logement, et dans une moindre mesure les violences policières, qui sont mis en avant. Et concernant les autres formes de violences racistes plus insidieuses et moins perceptibles (micro-agressions inconscientes, humiliations, renvoi constant à l'étranger, racisme paradoxal et paternalisme [46], invisibilisation, charge raciale [47],...), elles sont absentes.

Ensuite, c'est l'ampleur de ces violences qui est méconnue. Jusqu'à présent, aucune des personnes rencontrées n'a été en mesure d'avancer des chiffres clairs quant aux discriminations à l'emploi par exemple. Et lorsque certains chiffres sont avancés, c'est généralement la surprise : *"je ne pensais pas que c'était à ce point-là"*.

Enfin, le caractère structurel des violences racistes semble méconnu. Ces discrimi-

nations sont le plus souvent pensées en termes individuels :

> *"C'est clair qu'il y a des discriminations, mais que peut-on faire si telle ou telle personne a des stéréotypes racistes ?"*.
>
> *"Evidemment qu'il y a des policiers violents, et même racistes. Ce sont eux qu'il faut punir sévèrement"*.

Comme si les discriminations dans le domaine de l'emploi, du logement ou dans les interactions avec la police n'étaient le fait que d'individus isolés, alors que cela relève d'une logique structurelle. Un constat qui se retrouve lorsqu'est posée la question "Pensez-vous qu'il y a du racisme ou des discriminations dans votre service, dans votre institution ?". Les réponses sont presqu'exclusivement négatives, avec des nuances telles que *"enfin, en même temps, on ne peut jamais être sûr qu'une personne ne masque pas son racisme mais traite les gens différemment"*.

Pourtant, il est nécessaire de comprendre le racisme dans sa dimension structurelle ou institutionnelle. Le concept de racisme institutionnel, développé en 1967 par les militants et intellectuels africains-américains, Stokely Carmichael et Charles V. Hamilton, *"permet de mettre en évidence une forme de racisme caché qui continuerait de structurer l'ordre social, en dépit d'un contexte où l'égalité formelle est consacrée"*[48]. Dans le contexte de lutte pour les droits civiques, il s'agissait de *"montrer que l'inégalité structurelle des Noirs états-uniens n'est pas seulement la conséquence des préjugés ou des intentions discriminatoires de la population blanche, mais le produit d'un ensemble de dispositifs défavorisant systématiquement les Noirs"*[49]. Il importe donc de distinguer le racisme individuel (actes et discours visibles, individuels, manifestes) d'un racisme institutionnel avec lequel *"la production des inégalités n'est pas nécessairement la conséquence d'attitudes ouvertement racistes"*[50].

> "Le racisme structurel, c'est une culture organisationnelle blanche, impénétrable, créée par ces mêmes individus ; quiconque ne s'inscrit pas dans cette culture doit, au choix, s'adapter ou s'attendre à échouer."
>
> Reni Eddo-Lodge[51]

45 - Cervulle M. (2012), "La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation", *in* Cahiers du Genre 2012/2 (n° 53), pp. 37 à 54
46 - Robert M-T (2016), "Racisme anti-Noirs. Entre méconnaissance et mépris", Couleur livres, BePax
47 - https://www.glamourparis.com/societe/phenomene/articles/quest-ce-que-la-charge-raciale-qui-pese-sur-les-personnes-non-blanches-/74331
48 - Dunezat X. et Gourdeau C. (2016), "Le *racisme institutionnel* : un concept polyphonique", *in* Migrations Société 2016/1 (N° 163), pages 13 à 32
49 - Idem
50 - Idem
51 - Eddo-Lodge R. (2018), "Le racisme est un problème de blancs", Editions Autrement, p. 87.

Ainsi, il est essentiel de comprendre que le racisme dépasse les seules attitudes individuelles pour toucher l'ensemble des structures sociales. Pour Véronique De Rudder et François V'ourch, penser le racisme comme systémique revient ainsi à l'appréhender comme un *"point de rencontre entre des formes interactionnelles et des formes structurelles de racisme. Les premières sont constituées de "micro-inéquités" répétitives et corrosives (...), les secondes par les règles et procédures de traitement, l'une et l'autre forme étant incorporée aux règles éthiques et socioculturelles du fonctionnement ordinaire des institutions, des organisations et, plus globalement, de la société toute entière"*[52].

MÊME LES SYSTÈMES D'ALGORITHMES ONT DES BIAIS RACISTES...

Une étude menée aux Etats-Unis s'est intéressée aux systèmes algorithmiques utilisés par les hôpitaux et assurances pour identifier les individus ayant davantage de probabilités d'avoir besoin de soins de santé dans le futur. Elle a mis en avant d'importantes différences entre personnes noires et blanches ayant un état de santé identique, un peu comme s'il y avait *"une file d'attente dans laquelle la population blanche et relativement bien portante se retrouverait devant une patientèle noire davantage touchée par la maladie"*[53]. Pour le responsable de l'étude, Ziad Obermeyer, si l'intelligence artificielle produit du racisme, c'est parce que *"le traitement des données utilisé est le reflet de la société qui les produit"*[54]. Pour la sociologue et professeure Ruha Benjamin, le problème vient du fait *"que les personnes qui les ont conçus [ces systèmes] ne réfléchissent pas à la façon dont les normes sociales et structurelles influencent leur travail"*[55].

La question n'est donc pas tant le fait que les concepteurs soient ou non racistes. Mais bien le constat selon lequel, finalement, ce système produit des effets racistes. Dans la même logique, ENAR (Réseau Européen Contre le Racisme) a récemment dénoncé le fait que les personnes non-blanches représentent moins de deux pourcents des employé·e·s des institutions européennes. Cela signifie-t-il que les recruteurs·euses sont racistes ? La question n'est pas là. Les institutions européennes répondent d'ailleurs notamment que tous leurs recrutements se font via le système EPSO, de manière anonyme, sans que la religion, la couleur de peau ou l'origine ethnique ne puisse intervenir dans le processus de sélection. Sarah Chander d'ENAR apporte pourtant des nuances à cette affirmation selon laquelle la race ne serait pas un élément pertinent, à commencer par le fait que les tests EPSO ont fait l'objet de critiques, avec des indices de biais "raciaux", sans que des démarches n'aient été mises en œuvre pour les limiter[56]. Pourquoi ces biais raciaux, quels sont leurs effets concrets et qu'est-ce qui est fait pour y remédier, voilà des questions plus importantes que le focus mis sur les stéréotypes individuels.

5. Nous ne serions pas blanc·he·s, mais des individus

Il est essentiel d'appréhender la construction des groupes sociaux dominants et dominés en miroir. Si le fait d'être perçue comme une personne non-blanche impacte l'expérience sociale, cela implique qu'il existe un autre groupe constitué des personnes blanches. Pourtant, l'existence de ce groupe blanc reste largement impensée. Parmi les rares personnes qui nous ont dit s'être déjà posé la question de leur propre blanchité, plusieurs expliquent en avoir pris conscience en se rendant en Afrique pour un travail dans la coopération au développement. Comme si cette identité ne devenait importante qu'en dehors de la Belgique, là où l'on devient statistiquement minoritaire.

S'identifier, ou pire, être identifié·e comme blanc·he suscite généralement un malaise et du déni :

> *"Je ne suis pas blanche, non. En tout cas je n'aime pas mettre ça en avant, je suis avant tout un être humain" ;*

> *"Je me définis par des valeurs, des comportements, des rêves. Certainement pas par une couleur de peau" ;*

> *"Pourquoi diable faut-il toujours en venir à catégoriser les gens ? Ne peut-on pas juste être soi, sans être réduit à une seule identité ?"*

> "Comment définir le privilège blanc ? C'est tellement difficile de décrire l'absence de quelque chose."
> Reni Eddo-Lodge[57]

52 - De Rudder V. et V'ourch F. (2006), "Les discriminations racistes dans le monde du travail", *in* Fassin D. et Fassin E. (dir.), "De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française", Paris, La Découverte, p. 179.
53 - Hamzelou J., "A biased algorithm is delaying healthcare for black people in the US", *NewScientist*, 24 octobre 2019
54 - Idem
55 - Messias T., "L'algorithme raciste du système de santé américain", *Slate*, 27 octobre 2019
56 - Chander S. (2017), "The unbearable whiteness of the European Union institutions", *Enargywebzine* et ENAR's fifht European Equal@work conference report, "Glass ceiling fort ethnic minorities", Brussels, 5-6 December 2013.
57 - Eddo-Lodge R., *op.cit.*, p. 112

Les privilèges blancs

Le fait d'être perçu comme blanc dans les interactions sociales procure des avantages qui peuvent être à la fois socio-économiques, symboliques et culturels. À commencer par le fait de ne pas subir les discriminations structurelles. Si je suis refusé·e pour un emploi, un logement ou l'entrée en discothèque, ce ne sera pas parce que je suis blanc·*he*. Et plus encore, le fait que les personnes racisées soient structurellement discriminées à l'emploi ou invisibilisées dans l'espace public implique autant d'opportunités en plus pour celles et ceux perçu·e·s comme blanc·he·s.

Plus généralement, être blanc·he, c'est aussi être représenté·e. Au quotidien, je me sens généralement à ma place : *"dans pratiquement toutes les situations ou tous les contextes jugés normaux, neutres ou prestigieux dans la société, j'appartiens racialement. Cette appartenance est un sentiment profond et toujours présent qui m'a toujours accompagné. L'appartenance s'est profondément ancrée dans ma conscience ; elle façonne mes pensées et mes préoccupations quotidiennes, ce que je recherche dans la vie et ce que je m'attends à trouver. L'expérience d'appartenance est si naturelle que je n'ai pas à y penser"*[58]. Ainsi, un des principaux privilèges blancs[59] est certainement le fait de ne pas devoir penser au racisme au quotidien. Presque partout en Belgique, il est tout-à-fait possible, pour une personne blanche, de vivre sa vie entière sans avoir à y penser ou être renvoyée de manière négative et humiliante à son appartenance raciale. Je peux, si je le décide, décider que la race n'impacte pas ma vie.

Je ne crains pas de renforcer des stéréotypes sur mon appartenance raciale lorsque j'arrive en retard lors d'une réunion. Je ne crains pas d'être renvoyé·e négativement à ma "couleur" en me levant le matin. Et les rares fois où cela arrive, ça ne résonne ni dans une histoire déshumanisante, ni dans un contexte présent de violences et discriminations structurelles racistes à mes dépens. Je n'ai pas à subir les impacts du racisme quotidien et des micro-agressions constantes sur ma santé (à l'inverse, ces violences et injustices ont des impacts terribles sur la santé physique, mentale et psychologique des personnes racisées. Un constat unanimement méconnu si l'on se base sur les entretiens et échanges avec les personnes rencontrées). Il découle de tout cela une liberté psychologique immense, là où d'autres subissent une charge raciale et des violences symboliques au quotidien du seul fait de ne pas appartenir à la norme.

Ainsi, être blanc·he, c'est à la fois la possibilité d'être un individu unique épargné par la racialisation – "je ne suis pas blanc·he, je suis un être humain, je refuse d'être catgorisé·e" – et avoir la faculté de représenter l'universel. Je suis, tout simplement, là où d'autres sont avant tout Noir·e·s, Arabes, Musulman·e·s, Rrom·ni, Juif·ve·s... Le Blanc est la norme à partir de laquelle est définie l'altérité.

Comme le résume Reni Eddo-Lodge, *"(...) le privilège blanc, c'est vivre sans les conséquences négatives du racisme. Sans la discrimination structurelle, sans la conscience que votre race est toujours et avant tout perçue comme un problème, sans avoir "moins de*

chances de réussir à cause de votre race" C'est vivre sans ces regards insistants qui vous font savoir que vous n'êtes pas à votre place, sans déterminisme culturel, sans la mémoire de la violence subie par vos ancêtres en raison de leur couleur de peau, c'est ne pas vivre sa vie entière marginalisé et aliéné, ne pas être exclu du grand récit de l'humanité. En décrivant et définissant l'absence de tout cela, on vient en quelque sorte bousculer le blancho-centrisme, on rappelle aux Blancs que, pour nous autres, leur expérience n'est pas la norme."[60].

Toute une série d'avantages parmi de nombreux autres qui ne sont pourtant pas perçus comme tels par celles et ceux qui en bénéficient. Ils semblent souvent être impensés. Ils sont l'évidence. Ainsi, finalement, le premier privilège blanc, c'est de ne pas avoir à s'interroger sur ce que cela implique d'être blanc. Et donc de pouvoir ressentir de la surprise, voire de l'indignation, lorsque nous sommes confronté.e.s à l'existence de ces privilèges.

"PRIVILÈGE", UN TERME QUI POSE QUESTION...

Des réflexions sur l'utilisation-même du terme privilège existent. Par exemple, en s'appuyant sur le philosophe africain-américain Lewis Gordon, Maxime Cervulle explique que ce terme risque de faire baisser les standards sociaux, Ainsi, explique-t-il, ce que l'on désigne comme privilèges blancs désignent toute une série d'avantages, matériels et symboliques, parmi lesquels on peut retrouver l'accès à un logement ou le fait d'être traité dignement. Or, dit-il, avoir un toit ou avoir accès à la dignité, ce ne sont pas des privilèges, ce sont des droits[61]. De même, le fait de ne pas être contrôlé·e au faciès n'est pas un privilège. C'est un droit. Il y a donc un enjeu concernant l'utilisation de ce terme. Ce qui n'enlève rien à ce que l'on entend par là.

58 - Di Angelo, "White Fragility", op.cit., p. 53
59 - Concernant les privilèges blancs, voir notamment McIntosh P. (1989), "White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack".
60 - Eddo-Lodge R., *op.cit.*, p. 112
61 - Cervulle M. (2013), "Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias", Editions Amsterdam, Paris

Dans les formations et interviews, ces constats sont généralement fort méconnus. Dans certains cas, ils suscitent beaucoup de surprise et induisent des forts sentiments de culpabilité. Des émotions compréhensibles mais qui ont souvent tendance à prendre beaucoup de place dans les discussions, comme nous le verrons dans la troisième partie. Dans d'autres, plus fréquents, ils suscitent une forme de doute, voire un profond déni sur fond d'indignation :

> *"Allez un peu dire aux personnes précarisées qu'elles sont privilégiées parce qu'elles sont blanches !".*
>
> *"Vous pensez que parce qu'on est blanc, comme vous dites, tout est facile ? Vous vous trompez, vous savez. Les problèmes, tout le monde en connait, quelle que soit la couleur".*

Un constat étonnant quand on observe dans le même temps une conscience que d'autres rapports de domination produisent quant à eux des privilèges. Ainsi, il est évident pour tout le monde que les personnes en situation de handicap sont désavantagées par rapport aux personnes valides, parce que l'on se trouve dans une société où la "validité" est la norme. Un raisonnement identique en matière de genre ou de classe. Mais pour la race, ça coince...

Il faut prendre conscience de son point de vue situé

Nous avons donc une expérience sociale particulière, celle de la domination, celle du groupe social en situation hégémonique. La nécessité de se situer sur le plan racial – et donc de prendre conscience de sa propre blanchité – est généralement une découverte pour les personnes rencontrées. Par exemple, à deux reprises ces derniers mois, dans des groupes mixtes, les débats se sont attardés sur la question "Tu viens d'où ?". Avec à chaque fois le même scénario : une personne blanche explique qu'elle ne voit pas où est le problème avec cette question. Le fait que des personnes racisées aient expliqué, plusieurs fois et avec différents arguments, que cette question leur pose problème car elle est récurrente et elle les renvoie systématiquement à l'étranger, n'a pas eu d'impact :

> *"Je ne suis pas d'accord. Moi, j'ai envie de savoir, d'en apprendre sur une autre culture, c'est enrichissant, et il n'y a aucune mauvaise intention derrière cette question, c'est un procès d'intention que vous me faites".*

Qui a envie de savoir ? Pour qui est-ce une richesse ? Qui souhaite en apprendre davantage sur une culture ?

L'IMPOSTURE ET LES DANGERS DES DISCOURS SUR LE RACISME ANTI-BLANCS

Bien que l'appartenance au groupe social des Blanc·he·s reste un impensé parmi le groupe majoritaire, il y a de plus en plus, à droite comme à gauche de l'échiquier politique, une dénonciation de la montée d'un racisme anti-blancs. Ainsi, tout en refusant le plus souvent d'être catégorisé·e·s de la sorte, *nous* pouvons un peu plus tard dans la même discussion dénoncer le fait d'être victime en tant que blanc·he. C'est donc sur le mode victimaire que l'on trouve une forme importante d'identification au groupe social des blancs.

Ces discours sur le racisme anti-blancs sont à la fois problématiques et dangereux. D'une part, ils sont problématiques car ils reposent sur une perception uniquement interindividuelle du racisme. Ce dernier ne se matérialiserait que par des insultes, des agressions, des moqueries. Selon cette logique, il est évident qu'une personne blanche peut en être l'objet. L'enjeu n'est pas de dire que cela ne peut pas arriver, ni même que cela ne peut pas être blessant. Mais il ne s'agit pas de racisme. Il est d'ailleurs frappant de constater que dans les multiples animations que nous organisons sur le sujet, la plupart des personnes qui dénoncent l'existence d'un racisme anti-blancs ne sont pas en mesure de donner un exemple concret qui les concerne. Il y a donc quelque chose de totalement fantasmé derrière ces discours.

Le racisme est structurel, concerne les pratiques institutionnelles et modes d'organisation de la société et produit des effets qui impactent l'ensemble des domaines de la vie sociale. Or, les possibles réactions anti-blanches sont des phénomènes strictement individuels, d'une faible ampleur, sans résonnance dans une histoire violente et déshumanisante, et sans impacts structurels sur le vécu des personnes blanches. Légitimer le concept de racisme anti-Blancs, c'est occulter entièrement la dimension structurelle du racisme. C'est le dépolitiser et le dissocier de toute question de pouvoir.

D'autre part, ces discours sont dangereux car ils s'inscrivent dans une forme de défense de la suprématie blanche. De plus en plus d'associations non-blanches s'organisent pour peser dans le débat public, pour dénoncer les inégalités et également pour confronter le groupe dominant à ses avantages et à son rôle dans la perpétuation de la domination. Des mobilisations qui bousculent les positions sociales, qui brisent le confort de la domination. Ces discours sur le racisme anti-blancs sont une forme de réaction face à une remise en cause du système raciste et s'inscrivent dans le cadre d'une lutte idéologique. Ce n'est d'ailleurs pas anodin que le thème du racisme anti-blanc provienne des sphères de l'extrême-droite et soit un élément central dans les discours de groupes comme *Schield en vrienden*.

De même, lorsque des violences racistes sont commises dans le chef du mouvement des gilets jaunes, nous pouvons entendre des réactions telles que : *"c'est regrettable et il faut condamner, mais la violence première, c'est la violence de classe, la priorité, c'est de permettre à chacun et chacune de savoir payer son loyer chaque mois"*. Pour qui cette violence est-elle prioritaire ?

Nous grandissons avec cette croyance que notre expérience est une expérience universelle. Pourtant, face à la police, au logement, à l'emploi, aux médias, à la culture, aux soins de santé... notre expérience sociale est impactée par la racialisation. Être perçu·e comme blanc·he dans une société comme la nôtre, c'est occuper une position sociale qui se caractérise par le fait de ne pas vivre le racisme au quotidien ni de subir ses effets (par exemple sur la santé). Il y a donc un enjeu majeur à prendre conscience de notre appartenance à une catégorie raciale et aux impacts que cela implique en termes de vécu et de perceptions : *"Si je ne sais pas répondre à la question "que signifie être blanc", je ne saurai pas avoir conscience de ce que cela veut dire que de ne pas être blanc. Je serai incapable de valider (de comprendre qu'il existe) une expérience alternative"*[63].

> "Être 'blanc' n'est pas une question de couleur : 'c'est une manière de s'orienter dans le monde social et d'y être situé'."
>
> Magali Bessone[62]

62 - Interview de Magali Bessone, voir https://laviedesidees.fr/Racisme-structurel-et-privilege-blanc.html
63 - Interview de Robin Di Angelo, disponible ici : https://www.facebook.com/86973707921/posts/10157513358157922?sfns=mo

III. UNE IGNORANCE RÉSISTANTE : LA FRAGILITÉ BLANCHE EN ACTION

En tant que personnes blanches, nous ne sommes pas confronté·e·s aux violences racistes. Nous pouvons vivre notre vie sans considérer que le racisme ou la race nous concerne. Nous pouvons nous penser comme absolument non-racistes, tout en faisant partie du système raciste et en en retirant des avantages. Tout cela, nous avons le luxe de pouvoir l'ignorer. Et de pouvoir l'ignorer collectivement. Que se passe-t-il lorsque nous sommes confronté·e·s à cette ignorance ? Lorsque nous sommes interpellé·e·s sur le caractère raciste de certains propos, réflexes ou attitudes ? Comment réagissons-nous lorsque nous sommes renvoyé·e·s à notre identité blanche ? Bref, lorsqu'intervient une remise en cause de la vision binaire et morale du racisme ?

Selon la sociologue étatsunienne Robin Di Angelo, lorsqu'elles se retrouvent dans une situation d'inconfort racial, cela suscite chez les personnes blanches étatsuniennes des réactions émotionnelles très intenses : du stress, de la colère, de l'indignation, de la surprise, de la peur, de la tristesse, de la culpabilité,… Fortement imprégné·e·s de cette vision binaire du racisme, elles prennent ces interpellations comme une forme d'attaque personnelle, une remise en cause de leur intégrité morale. De ces émotions vont découler des réactions très prévisibles qui ont pour objectif de rétablir une situation confortable dans laquelle elles ne sont plus mises en cause. Pour décrire ces émotions et réactions, Robin Di Angelo parle de fragilité blanche[64].

Les théories et concepts en lien avec le racisme importés des Etats-Unis sont souvent perçus de manière soupçonneuse en Belgique, quand ils ne sont pas simplement balayés d'un revers de main. Alors, qu'en est-il en Belgique francophone ? Ces schémas se reproduisent-ils également chez *nous* ?

64 - Di Angelo R., "White Fragility", *op.cit.*

Dans le cadre collectif des formations que nous donnons et dans le cadre individuel des entretiens réalisés, nous avons observé ces deux dernières années la manière dont *nous*, personnes banches progressistes, réagissons en cas d'inconfort racial.

1. Quand le non-verbal rend l'atmosphère très pesante

Lors d'une formation, une dame prend la parole : *"Il faut quand même avouer que nous devons accepter beaucoup de choses. Si nous devions aller chez eux, on devrait s'adapter et s'intégrer, non ?"*. Nous lui demandons de clarifier ce qu'elle entend par "eux" et par "chez eux", puis relevons le fait que très souvent *nous* avons tendance à assimiler les personnes non-blanches à des personnes étrangères, comme si elles ne pouvaient pas être Belges. La dame rougit et semble particulièrement surprise et affectée par notre réponse. Mais surtout, sa réaction impacte fortement l'atmosphère générale et l'attitude des participant·e·s. Il y a un moment de silence et des regards. La personne à côté d'elle lui demande discrètement si ça va, pendant qu'une autre la regarde en soupirant et en faisant non de la tête, l'air de dire *"ne t'inquiète pas, ils exagèrent"*. On sent que l'attention du groupe ne se porte plus du tout sur les propos de cette dame mais sur elle et son ressenti.

Lorsque *nous* sommes interpellé·e·s, *notre* langage non-verbal traduit souvent des émotions très fortes. Et au plus l'interpellation est directe, concrète et personnalisée, au plus les réactions sont intenses. Certaines personnes haussent ou froncent les sourcils de manière très visible, d'autres soupirent pour montrer leur agacement. D'autres encore se calent bien au fond de leur chaise, sans plus ouvrir la bouche, signifiant clairement leur fermeture à toute discussion. *Nous* pouvons également *nous* montrer tristes, affligés, coupables.

Il ne s'agit pas ici de porter un jugement sur ces émotions. Mais plutôt de mettre en avant le caractère quasi-systématique de ces ressentis, et de pointer les effets puissants qu'ils produisent. Ils instaurent en effet un climat particulier, une atmosphère pesante et déplacent le curseur depuis l'interpellation vers *notre* ressenti. Ils focalisent l'attention sur *notre* émotion, laissant de côté le problème ou la question soulevé, faisant peser le poids de la tension sur les épaules de la personne à l'origine de l'interpellation.

Régulièrement, nous observons également des moments de silence au sein des groupes lorsque certains propos problématiques sont tenus.

> *"Les fois où je réagis quand on est entre collègues ou entre amis, ou même en famille, ça plombe l'ambiance. Soit je passe pour le*

> *gaucho de service, soit les gens s'énervent. Et le plus souvent, on finit par se moquer de mon intervention."*

Certes, intervenir face à un discours raciste risque souvent de *"ruiner l'ambiance"*, *"de contrarier les personnes présentes"* ou *"de me mettre dans une situation compliquée"*.

Mais ces silences et inactions jouent un rôle central dans la perpétuation des violences racistes quotidiennes. Se taire face une situation que l'on sait raciste, c'est d'abord ne pas marquer son opposition. Et cela reste un privilège. De quels ressentis parle-t-on ? Pour qui l'ambiance doit-elle être préservée ? Et au détriment de qui ?

2. *"Oui, mais..."* : Argumenter face à ce qui sonne comme une attaque

Outre le non-verbal, nous avons souvent tendance à argumenter, à *nous* justifier. Quoi de plus normal face à ce qui sonne comme une forme d'agression. Nous reprenons ci-dessous différents cadres argumentaires fréquemment observés.

2.1 Les quatre registres argumentaires du racisme *colorblind*

Dans un livre relatif au *racisme colorblind*[65], "le racisme sans racistes", le chercheur et sociologue Eduardo Bonilla-Silva met en avant certains registres argumentaires qu'il a très fréquemment observés parmi les personnes blanches qui se pensent non-racistes aux Etats-Unis lorsqu'elles sont confrontées à un inconfort racial. Il distingue quatre cadres argumentaires : le libéralisme abstrait, la naturalisation, le racisme culturel et la minimisation du racisme.

Libéralisme abstrait

Le libéralisme abstrait (abstract liberalism) *"implique l'utilisation d'idées associées au libéralisme politique (p. ex. " égalité des chances" (...)) et au libéralisme économique (p. ex. choix, individualisme) d'une manière abstraite pour expliquer les questions raciales. En formulant les questions liées à la race dans le langage du libéralisme, les Blancs peuvent sembler "raisonnables"*

65 - Bonilla-Silva E., *op.cit.*

et même "moraux", tout en s'opposant à la plupart des approches pratiques pour traiter de l'inégalité raciale de facto"[66].

L'auteur donne notamment l'exemple de la discrimination positive : pour s'opposer à ces mesures qui ont pour objectif de compenser une situation inégalitaire, les personnes blanches ont souvent recours au principe de l'égalité des chances. Ces discriminations positives ne seraient pas justes. Or, pour avancer une telle affirmation, il faut nécessairement qu'elle soit désincarnée de l'histoire et de tout contexte. Il faut *"ignorer le fait que les personnes de couleur sont gravement sous-représentées dans la plupart des bons emplois, des écoles et des universités et, par conséquent, c'est une utilisation abstraite de l'idée d'"égalité des chances"*[67].

Dans nos échanges, le recours à ce type de normes et valeurs très centrales dans le fonctionnement de notre société (la crainte de l'essentialisation, l'égalité, le mérite, l'objectivité,…) pour expliquer, relativiser ou nier les questions de racisme est fréquent.

En septembre 2019, après que Romelu Lukaku ait été victime de cris de singes dans un stade de football italien, Lilian Thuram est interviewé par des journalistes et tient les propos suivants : "Les Blancs pensent être supérieurs". Des propos qui provoquent un tollé dans l'Hexagone. Sur RTL France[68], invité pour débattre de cette interview, Lilian Thuram tente de mettre en perspective les propos qu'il a tenus : il évoque l'histoire, la socialisation, l'omniprésence du racisme dans la culture, fait le lien avec le sexisme et l'homophobie… Face à lui, le journaliste n'écoute pas ce qu'il raconte. La seule chose qui intéresse le journaliste, ce sont ces mots : *"les blancs", "tous les blancs"*. Le débat se focalise sur la "dérive essentialisante" de Thuram, et plus du tout sur les cris de singe, sur cette terrible violence négrophobe qui touche structurellement les terrains de football et la société. Et plus encore, c'est celui qui la dénonce et la contextualise qui devient le problème.

Cette angoisse de l'essentialisation se retrouve également constamment dans les discours des personnes blanches rencontrées lorsqu'il est question de parler "des blancs". S'entendre dire que, dans une société comme la nôtre, *notre* identité blanche joue un rôle dans les interactions est bien souvent perçu comme quelque chose de blessant, comme une *"généralisation insultante"*. Et c'est encore plus vrai pour les personnes progressistes, qui travaillent ou s'investissent pour le vivre ensemble :

> *"Vous dites toujours "les blancs", "les blancs", ne sommes-nous pas des individus avant tout ? Avec nos valeurs, nos expériences, nos difficultés aussi ? Arrêtons de sans cesse généraliser, c'est ça, le début du racisme."*
>
> *"C'est quand même le propre des individus progressistes que de pouvoir réfléchir et se remettre en question. Non, je le répète, être blanc n'est pas du tout quelque chose de déterminant. C'est avant tout l'expérience et les rencontres qui forgent les visions du monde."*

Des réactions fréquemment rencontrées, qui ne sont pas fausses en soi mais qui traduisent une sorte d'incapacité à *nous* penser comme étant membres d'un groupe social. Pourtant, dans certains cas, nous n'avons pas de souci à comprendre que les généralisations peuvent être nécessaires pour décrire le réel. *Nous* ne nous offusquons pas lorsque l'on dit "les agriculteurs" ou "les personnes âgées". Mais sur les questions de race, cela reste extrêmement compliqué. De quoi rappeler ici que la blanchité permet ce double luxe : prétendre à représenter l'universel tout en étant des individus absolument uniques (jamais je ne serai perçu comme représentant "mon groupe social", jamais nous n'entendrons "j'ai une fois engagé un Blanc, plus jamais ça").

L'objectivité, **l'égalité** ou encore le **mérite et l'amour du débat contradictoire** sont d'autres principes très importants régulièrement mis en avant dans les discussions que nous avons eues. À titre d'illustration, nous avons posé à l'ensemble des personnes rencontrées la question suivante : *"Ne trouvez-vous pas que les personnes non-blanches, celles qui vivent directement les effets du racisme, devraient être les premières à s'exprimer sur l'oppression qu'elles subissent ? Alors qu'en pratique, dans les médias comme dans le secteur associatif, ce sont la plupart du temps des personnes blanches que l'on entend..."*. Une question qui a systématiquement entrainé des réactions défensives axées sur ces principes :

> *"Il ne faut pas oublier que ces personnes vivent le racisme, le subissent directement. Alors d'accord, évidemment, il faut qu'elles prennent la parole, mais en même temps, en étant directement concernés, elles ne peuvent pas être tout à fait* ***objectives****"*.
>
> *"Il est absolument essentiel que chacun ait accès à la parole, ne serait-ce que pour prendre part à l'activité citoyenne. C'est une question* ***d'égalité****, finalement. Si on ne peut même plus s'engager pour un monde meilleur, si même ça c'est raciste, où va-t-on ?"*
>
> *"Il faut aussi vouloir les choses, faire ce qu'il faut pour y arriver. Si quelqu'un* ***mérite*** *d'avoir la place, on ne va quand même pas la lui refuser juste parce qu'il est blanc hein."*

Tous ces principes (les dangers de l'essentialisation, l'importance d'un égal accès de chacun au débat public, l'égalité, l'importance de pouvoir débattre,...) sont évidemment essentiels et résonnent parfois très fort dans l'histoire. Mais comment fonctionnent-ils et quels effets produisent-ils ?

Dans ce contexte "d'interpellation raciale", ils sont avancés spontanément et constamment, bien souvent de manière désincarnée,

66 - Bonilla-Silva E., *op.cit.* p. 76
67 - Bonilla-Silva E., *op.cit*. p. 76
68 - https://www.huffingtonpost.fr/entry/lilian-thuram-phrase-polemique-raciste-sortie-contexte_fr_5d7184cae4b0fd4168e7d37c?utm_hp_ref=fr-homepage&fbclid=IwAR2Z1VKQl6_W3uHBRlFueTwyQgsG64gI2OsK9j-afD46oUQcycgp_GpWhcM

sans prendre en compte les réalités sociales, l'asymétrie structurelle de départ et l'histoire dans laquelle cette réalité s'inscrit. Ils en deviennent alors un moyen de justifier et perpétuer le statu quo. Par ailleurs, même sans mauvaise intention, ils occultent l'interpellation de départ. Dans chacun des entretiens, alors que la question de base concernant l'invisibilisation des personnes racisées – et donc la surreprésentation des personnes blanches – dans le débat public, le curseur est finalement réorienté. Au fur et à mesure que la discussion se poursuit, il ne reste rien de la question de départ. L'enjeu concerne désormais *notre* ressenti, *notre* accès à la parole, *notre* statut de bonne personne. Au point parfois d'en arriver à des arguments qui n'ont plus rien à voir avec ce dont il est question :

> *"Imaginez par exemple que vous ayez un cancer. Qui sera le mieux placé pour décrire ce que vous avez, pour agir ? Les médecins évidemment, quelle que soit leur couleur, et non les malades, quelle que soit leur couleur. Vous voyez, les affirmations trop carrées, les essentialisations, c'est parfois réducteur."*

Naturalisation

Le second cadre mis en avant par Bonilla Silva est la **naturalisation *(naturalization)***. Il s'agit d'une grille de lecture via laquelle les personnes blanches expliquent les injustices et inégalités raciales en les considérant comme naturelles : "Ce n'est pas du racisme, c'est comme ça". L'auteur prend notamment l'exemple de la ségrégation spatiale ou des relations amicales et amoureuses : il serait finalement normal que les personnes blanches préfèrent vivre ensemble, dans des quartiers blancs et fréquentent essentiellement des personnes blanches : "nous sommes attirés par ce qui nous ressemble, c'est comme ça". Ce genre de phrase est souvent utilisé *"pour normaliser des événements ou des attitudes qui pourraient, autrement, être interprétés comme étant motivés par des considérations raciales (ségrégation résidentielle) ou racistes (préférences pour des amis ou partenaires blancs)"*[69]. Or, comme le rappelle l'auteur, les chercheurs et chercheuses en sciences sociales savent bien que les choses survenant dans le monde social sont rarement naturelles, encore moins lorsqu'il s'agit de considérations raciales.

Là encore, nous retrouvons des arguments similaires en Belgique francophone. Lors des entretiens réalisés dans le cadre de l'étude de Mireille-Tsheusi Robert[70], il était demandé aux répondant·e·s – toutes et tous travaillant dans un secteur en lien avec l'interculturel – s'ils ou elles avaient des relations avec des personnes non-blanches en dehors du cadre professionnel et, le cas échéant, s'il leur arrivait de se voir chez les un·e·s et les autres. L'écrasante majorité des nonante-sept personnes interrogées a répondu négativement, non sans que cette question n'entraine de la gêne. La même question a été posée lors des entretiens menés dans le cadre de cette recherche-ci, avec des réponses similaires. Le constat est donc clair : les blanc·he·s vivent, pour la grande majorité, entre blanc·he·s, sans avoir de réels contacts avec des personnes non-blanches (et surtout sans que cela ne suscite de questionnement).

La question n'est pas de porter un jugement à ce sujet. Ni de nier que des explications, par exemple démographiques, peuvent exister. L'enjeu est plutôt de constater que lorsque ce constat se pose, là où *nous* pourrions prendre le temps d'y réfléchir, *nous* cherchons spontanément à justifier ce qui sonne comme une critique, voire une accusation :

> *"Mais ça n'a rien à voir avec du racisme, c'est juste que là où je vis, il n'y a que des Belges. C'est comme ça, je n'y peux rien" ;*
>
> *"Moi, ça me poserait aucun souci, mais bon voilà, dans mon quartier, il n'y en pas, ou très peu en tout cas."*
>
> *"Je connais des gens qui ne sont pas attirés par des personnes noires ou arabes. Au niveau affectif je veux dire. Mais les préférences, ça ne se choisit pas. Ce n'est pas pour ça qu'il y a du racisme hein".*

Il y a pourtant, dans la plupart des villes, des quartiers "moins fréquentables", des écoles "moins réputées". Qui sont les populations concernées ? Comment penser que des considérations raciales n'interviennent pas structurellement ? Et plus généralement, le fait que nous vivions très majoritairement en non-mixité raciale ne peut-il pas avoir un impact sur nos perceptions ? Cela ne vaut-il pas la peine de se poser la question ? Pourtant, spontanément, le réflexe est d'affirmer qu'il ne s'agit pas de racisme, mais que c'est comme ça.

Le constat est identique concernant les relations affectives. Que cela soit perçu comme une question de choix ou de préférence n'est pas remis en cause. Mais ces choix et désirs individuels s'inscrivent aussi dans une histoire et un contexte social. Si beaucoup d'hommes disent préférer les femmes plus petites qu'eux, est-ce une attirance naturelle ?

Racisme culturel

Dans son troisième cadre, celui du racisme culturel (*cultural racism*), Bonilla-Silva met en avant plusieurs arguments qui permettent d'expliquer, voire de justifier les inégalités raciales sur des bases culturelles. Par exemple, "les Noirs ont trop d'enfants". L'auteur parle d'une stratégie qui consiste à blâmer les victimes (*"blaming the victim"*), à remettre sur leurs épaules la responsabilité des inégalités structurelles qu'elles subissent collectivement. Ces inégalités seraient finalement la conséquence de leurs propres comportements, qu'il s'agisse d'un manque d'effort pour s'intégrer, d'une mauvaise organisation familiale, de fainéantise au travail ou plus généralement de certaines valeurs et d'une manière de vivre qui ne sont pas en accord avec les *nôtres*.

69 - Bonilla-Silva E., *op.cit.*
70 - Robert M-T (2016), "Racisme anti-Noirs. Entre méconnaissance et mépris", BePax ASBL, http://www.bepax.org/publications/etudes-et-outils-pedagogiques/etudes-et-livres/racisme-anti-noirs-entre-meconnaissance-et-rejet,0000817.html

Cette logique de *blaming the victim* s'est particulièrement retrouvée dans d'autres interviews que nous avions menées avec des personnes blanches travaillant, en Wallonie, dans des PME et organismes chargés d'accompagner les jeunes entrepreneurs [71]. Nous la retrouvons également dans les discours de nos publics. Ainsi, lorsque nous questionnons la "blancheur" de leurs services, les mêmes arguments reviennent très souvent :

> *"Oui mais bon, vous devez le savoir, ils ne postulent pas, on ne va pas aller les chercher nous-mêmes."*
>
> *"Ils sont fort repliés sur eux-mêmes ici, et ce n'est pas toujours facile en termes d'intégration à la culture de l'équipe."*
>
> *"Oui, mais il y a peu de personnes étrangères ici, et puis ce n'est pas évident car souvent ils ne parlent pas bien le français."*

Des arguments qui, pour certains, peuvent être entendus et discutés. Là n'est pas la question. Pourquoi doivent-ils être lancés spontanément et prendre toute la place ? Pourquoi, à côté de ces explications ne pouvons-*nous* pas également entendre que ce constat peut concerner *nos* pratiques, *notre* politique de recrutement, la manière dont *nous* diffusons les offres d'emploi, etc... ?

La minimisation du racisme (minimization of racism)

Enfin, Bonilla-Silva pointe la **minimisation du racisme *(minimization of racism)***. Les discriminations et violences racistes ne sont plus perçues, aujourd'hui, comme ayant un impact réel sur l'égalité des chances. D'après Bonilla Silva, ces arguments se retrouvent dans des phrases telles que *"C'est mieux maintenant que dans le passé"* ou *"Il y a de la discrimination, mais il y a beaucoup d'emplois"*. Il ajoute que ces arguments débouchent souvent sur des accusations à l'adresse des minorités, lesquelles seraient *"hypersensible"* et utiliseraient la condamnation du racisme *comme "excuse"* en jouant *"la carte de l'infatigable race"*.

Cette tendance à condamner les personnes racisées de voir le racisme partout revient également souvent dans nos échanges. Avec cette idée selon laquelle il y aurait une forme de paranoïa, que les minorités *"donnent parfois l'impression de scruter la moindre erreur, de sauter sur le moindre prétexte pour brandir la carte du racisme"*.

Parfois, c'est clair, direct, frontal. Lors d'une formation, un participant explique que selon lui, *"dès qu'on dit un truc de travers, hop l'accusation de racisme tombe, c'est un peu facile, vous ne trouvez pas ?"*.

Mais le plus souvent, c'est indirect et cela prend la forme d'un questionnement qui sonne acceptable, voire sain :

> *"Comment peut-on être vraiment sûr qu'il s'agit de racisme ?"*
>
> *"Si ça tombe il aurait dit ou fait la même chose si ça avait une personne blanche."*

Il s'agit d'une réaction quasi-systématique. Une sorte de réflexe consistant à dire que ce n'est *sans doute* pas du racisme. Qu'il y

a peut-être d'autres explications. Avec très souvent le recours à des considérations de classe : les propos, stéréotypes et attitudes racistes concerneraient avant tout les milieux précarisé :

> *"C'est d'abord une question d'éducation. Quand on est moins éduqué, dans des milieux plus difficiles, inévitablement, on a des stéréotypes, on ne peut pas les déconstruire."*

Les gens ne seraient pas racistes parce que la société l'est, mais bien parce qu'ils sont en situation de précarité et donc peu éduqués. Or, le racisme traverse l'ensemble de la société et touche tous les milieux, y compris à gauche et dans le monde associatif. Car le racisme est structurel. Mais souvent, le véritable ennemi serait plutôt avant tout le néolibéralisme :

> *"Depuis plusieurs décennies, la gauche s'est alliée avec le néolibéralisme, la gauche a soutenu des multinationales, a soutenu les politiques d'austérité. Or, ces politiques ne font qu'accroitre la précarisation des populations, ce qui pousse inévitablement au repli sur soi et à la recherche de boucs émissaires. C'est un contexte parfait pour voir se développer du racisme et de la xénophobie. Supprimez tout ça, et le racisme, ce sera terminé."*

L'enjeu ici n'est pas de juger du fond de l'argument, ni de remettre en question la bonne foi de la personne qui l'exprime. Ce que nous observons, c'est que la question sociale évince bien souvent la question raciale [72].

2.2 "Ce n'était pas du tout mon intention..."

En dehors des registres argumentaires de Bonilla-Silva, nous avons observé de manière fréquente d'autres réactions. À commencer par le fait de mettre l'accent sur l'intention de départ : ce n'est pas raciste car il n'y aucune mauvaise intention. Avec, ensuite, une série d'arguments supposés justifier cette bonne foi : *"D'ailleurs, j'ai un ami noir"*, *"mon petit-fils est métis"*, *"je travaille avec un Musulman"*, *"je fais des dons à des ONG qui travaillent en Afrique"* ou encore *"je participe à toutes les rencontres interculturelles de ma ville"*.

Ces arguments permettent d'emblée de réinstaurer la vision binaire du racisme, avec les bons d'un côté – dont *nous* faisons partie –, et les racistes de l'autre. Des arguments pourtant extrêmement fragiles : la majorité

71 - Voir http://www.bepax.org/publications/analyses/ce-que-racisme-et-antiracisme-nous-disent-des-identites-blanches,0000987.html
72 - Fassin D. et Fassin E. (Dir.) (2009), "De la question sociale à la question raciale", La Découverte.

des hommes côtoient des femmes dans leurs relations personnelles et professionnelles, cela les empêche-t-il d'avoir des attitudes et des propos sexistes ? Cela nous empêche-t-il de baigner dans un environnement sexiste qui impacte nos comportements et schémas de pensée ?

Cette attention première portée de manière systématique à l'intention de départ peut prendre différentes formes, par exemple celle d'une sorte de psychologisation. Lors d'un entretien, à la question de savoir s'il y a du racisme au sein du service de la personne en face de moi, celle-ci me répond :

> *"Non pas vraiment du racisme. Enfin, j'ai un collègue qui finit toujours par déraper, par dire le petit truc en trop. C'est parfois dérangeant quand notre collègue [une femme afro-descendante] est présente. Mais bon, ce n'est pas une mauvaise personne, vraiment. Il est juste un peu instable, il a du mal à structurer ses pensées. Il n'est déjà pas très clair, pas très structuré à la base. Je pense qu'au fond, ce n'est pas vraiment ce qu'il pense ou ce qu'il veut dire."*

Alors qu'elle décrit des situations dans lesquelles une femme afro-descendante se retrouve en minorité sur son lieu de travail et y subit des remarques racistes, la logique prise spontanément ne concerne pas la violence qu'elle subit mais consiste plutôt à rappeler que l'auteur de ces propos est, au final, une bonne personne. Il ne peut donc pas être raciste. S'il tient des propos problématiques, il y a donc une autre explication et c'est précisément sur celle-ci que nous allons insister. Laissant sur le côté l'extrême violence produite par ces propos racistes sur celle qui les subit.

Cette question de l'intention, nous la retrouvons également dans la manière de *nous* excuser (ou de ne pas *nous* excuser). Lorsque *nous* sommes interpellé.e.s sur des propos que l'*on* aurait tenus, des actes que l'*on* aurait posés ou au contraire sur *notre* inaction, nous cherchons généralement à *nous* justifier, à expliquer qu'il s'agit d'un malentendu voire même à mettre en avant *notre* ressenti par rapport à cette interpellation. Que ces différentes explications soient sincères ou pas, n'est pas l'enjeu ici. Elles le sont très certainement. Ce qui importe, c'est que ce type de réflexe récurrent a pour effet de déplacer le focus sur *nous*-mêmes. Le problème soulevé au départ est balayé, ou à tout le moins apparait en second plan. Ainsi, spontanément, *nous* ne cherchons pas à comprendre ce qui pose problème, pourquoi et comment éviter que cela ne se reproduise. La réaction première consiste à démontrer que *nous* ne sommes pas racistes. D'aucun·e diront que c'est une manière de réagir qui n'est pas propre aux accusations de racisme. Certes, mais dans le cas du racisme, ou d'un autre rapport d'oppression, cela dépasse le cadre interpersonnel pour s'inscrire dans un contexte structurel de pouvoir.

La question de l'intention nous ramène directement à celle des privilèges blancs : le fait de ne pas avoir de mauvaise intention ne réduit aucunement les effets produits. Qui, dès lors, a le privilège de se focaliser sur l'intention ?

2.3 Le retournement victimaire

Nous observons également une tendance importante à souligner que finalement, pour *nous* non plus ce n'est pas simple. Durant les journées de formation destinées à réfléchir spécifiquement avec des associations sur leurs pratiques et identité antiraciste, les débats suscitent souvent de vives discussions durant lesquelles les mécanismes de la fragilité blanche s'expriment parfois intensément. En fin de journée, au moment de l'évaluation, il est très fréquent que les personnes blanches estiment que la journée a été "très difficile", car "c'est difficile d'être remis en cause de la sorte, c'est une fameuse claque". Cela peut parfois déboucher sur des références explicites à la montée d'un racisme anti-blancs :

> *"D'abord on ne peut plus rien dire, on doit se taire, puis on modifie la société, la culture. Ça aussi c'est violent, ça aussi c'est raciste."*

Mais le plus souvent, les réactions prennent une forme moins frontale :

> *"Cette journée de réflexion m'a beaucoup déstabilisée. J'ai peur qu'on ne puisse plus être spontanée au travail, qu'on doive sans cesse réfléchir avant de parler. Je comprends, mais en même temps s'il n'y a plus de spontanéité, ce n'est pas tenable."*
>
> *"Le problème, c'est que la limite est parfois difficile à trouver. À vous entendre, on ne peut quasiment plus rien dire. Ça ne va pas non plus ça, il faut aussi un peu de souplesse."*
>
> *"Par exemple, moi, je fais du théâtre et de l'impro. Ce n'est pas possible de réfléchir à ce qu'on peut ou pas dire, tout le temps. Ça casse tout le processus. Et puis si on ne peut plus du tout faire de blagues... je peux comprendre, mais en même temps faut nous comprendre aussi."*
>
> *"On a beaucoup de pression au boulot, et vu qu'on y passe beaucoup de temps, on doit également pouvoir relâcher la pression, ne pas toujours être sur nos gardes à peser nos mots et réfléchir à ce qu'on peut ou pas dire. Ce n'est pas gérable sinon, on a besoin d'être un peu cool aussi."*

Ce type de ressenti est compréhensible mais il prend souvent énormément de place dans les discussions d'évaluation. Une omniprésence qui pose particulièrement question lorsqu'une personne racisée est présente. Une certaine lumière est faite sur les micro-agressions qu'elle subit au quotidien sur son lieu de travail, et plus encore sur les violences qu'elle peut subir durant la journée de formation avec ses collègues. Mais cet aspect n'est pas pris en compte (nous n'avons en tout cas encore jamais observé ce type de réaction). C'est *ma* difficulté, *mon* ressenti, voire dans certains cas *ma* souffrance qui prend de la place et que j'ai besoin d'exprimer.

2.4 La culpabilité et le besoin d'être rassuré·e

Confronté·e·s à notre identité blanche, *nous* avons souvent tendance à culpabiliser. Ressentir de la culpabilité n'est pas une mauvaise chose en soi. À condition qu'elle ne prenne pas toute la place et qu'elle ne serve pas à fragiliser la personne dont les propos déclenchent cette culpabilité. Ce que nous observons souvent, c'est que cette culpabilité débouche sur un besoin d'être rassuré·e. En fin de journée, il arrive fréquemment qu'un·e ou plusieurs participant·e·s viennent nous trouver, informellement. Tantôt pour souligner à quel point c'est une thématique importante et qu'il faut nous responsabiliser. Tantôt pour évoquer certaines actions qu'il ou elle a prises par rapport à des gens vraiment racistes. Avec en toile de fond ce besoin très perceptible de s'entendre dire que "malgré tout, je suis une bonne personne".

Une attitude compréhensible, à nouveau, mais qui pose question au vu de sa récurrence, en particulier lorsqu'elle se déroule en présence d'une personne qui subit directement les violences racistes au quotidien. Au sujet des "gentils blancs", l'autrice africaine-américaine Brit Benett écrit *"Quel privilège que d'essayer de paraitre bon, alors que nous autres, nous voulons paraitre dignes de vivre"*[73].

Finalement, au vu des émotions très fortes qui nous envahissent dans ce genre de situation, la personne à l'origine de l'interpellation en vient à devoir nous rassurer, ce qui constitue une nouvelle violence pour les personnes racisées (et à l'inverse, si cette personne n'en vient pas à faire un pas vers nous d'une manière ou d'une autre, cela instaure un climat très négatif et renforce le sentiment d'être agressé·e).

2.5 Les phrases bateau et blagues de sortie

Nous ne supportons pas d'être remis·e·s en cause. Pour éviter cela, lorsque *nous* n'avons plus le temps de réagir, que *nous* sommes à court d'arguments, ou lorsque *nous* souhaitons simplement ajouter *notre* contribution, *nous* sommes parfois très doué·e·s pour sortir une phrase qui clôt le débat.

Suite à la publication d'une carte blanche sur la figure de Père Fouettard, une personne m'a fait part de son désaccord. Je lui demande pourquoi et mentionne les résultats de l'étude de Mireille-Tsheusi Robert concernant l'impact que ce personnage produit sur les enfants afro-descendants[74]. Ce à quoi elle finit par répondre : *"Il y aura toujours des gens pour faire des amalgames, mais finalement, l'essentiel, c'est de communiquer et d'éduquer nos enfants pour une société plus juste, plus égalitaire"*.

Que répondre à cela ? Ce genre de phrases met un terme à la discussion en assurant la personne de ne pas être confrontée : statu quo maintenu, intégrité morale préservée. Mais la discussion sur l'objet de départ – en l'occurrence l'impact raciste d'une pratique folklorique sur des enfants – et l'écoute des arguments sur un sujet que nous ne connaissons pas n'ont pas lieu.

2.6 L'importance de maintenir une bonne atmosphère

Dans le cadre d'une formation donnée à des personnes blanches employées dans une même administration, les discussions s'étaient notamment cristallisées autour des privilèges blancs. Le focus que nous avions mis sur l'importance de prendre conscience de son point de vue situé et des avantages liés au fait d'être perçu·e comme blanc·he dans une société marquée structurellement par le racisme a suscité d'intenses crispations chez plusieurs participant·e·s. Nous devions redonner cette formation, à une autre partie des employé·e·s de cette administration un peu plus tard. Entre les deux séances, la personne intermédiaire organisant la formation nous a fait part, sans aucune animosité, du mécontentement d'une majorité de participant·e·s et nous a demandé s'il était possible d'adoucir le contenu.

Bien entendu, questionner les attitudes et pratiques institutionnelles au sein d'une équipe est un exercice difficile qui peut déclencher des émotions très vives. Mais cela ne doit pas pousser à éviter la réflexion par peur des réactions que cela va susciter. À ce sujet, en marge d'un événement antiraciste, une employée musulmane nous a expliqué avoir fait part à sa hiérarchie de difficultés rencontrées sur son lieu de travail, notamment en raison de propos tenus et de certains événements organisés par ses collègues, sans mauvaise intention. Quelques mois plus tard, ayant constaté qu'aucune démarche n'avait été entreprise, elle a réitéré sa demande. La réaction de sa hiérarchie a été de lui dire que c'était "en cours de réflexion", mais que c'était compliqué car il fallait veiller à ne pas instaurer un climat négatif dans l'association. Et par ailleurs, il lui a été dit que "dénoncer une situation est une chose, proposer des pistes de solution est encore mieux". Ainsi, comme elle le souligne, elle s'est exposée en faisant part de violences qu'elle subissait régulièrement. Une telle démarche n'est en effet certainement pas facile à entreprendre. Or, elle se retrouve dans une situation où elle fait elle-même partie du problème. Et où il lui revient de trouver une solution.

Il est malheureusement évident que lorsqu'une organisation traditionnellement blanche inclut dans son équipe une ou plusieurs personnes non-blanches, ces dernières risquent de subir des violences liées à certaines habitudes ou des pratiques non-questionnées. Un processus de réflexion en interne à ce sujet est donc indispensable, mais cela suscite souvent de fortes craintes et réserves. De nombreuses explications peuvent être avancées. Par exemple, la charge de travail et des agendas déjà bien remplis. À titre d'illustration, il est intéressant de souligner que jusqu'à maintenant, dans 50% des formations demandées par

73 - Bennett B. (2018), "Je ne sais plus quoi faire des gentils Blancs", Editions Autrement, p. 10.
74 - Robert M-T (2016), "Zwarte piet ? Non, peut-être ! Les enfants congolais face au folklore racial belge", *in* Demart S. et Abrassart G. (2016), "Créer en postcolonie. 2010-2015, Voix et dissidences belgo-congolaises", Bozar, Africalia.

une équipe pour réfléchir spécifiquement sur ses pratiques, le ou la responsable n'a finalement pas pu y participer. À chaque fois, c'est la charge de travail ou une échéance de dernière minute qui a été invoquée. Des explications que nous ne remettons pas du tout en question. Mais le constat est là : comment une réflexion en équipe sur les pratiques institutionnelles peut-elle être pertinente et efficace en l'absence de la hiérarchie ? Ces absences sont autant de messages envoyés à l'équipe.

Ce genre de processus est certainement très compliqué car il ne peut être réalisé sans faire émerger des tensions et émotions intenses. Cela se remarque dans nos échanges : quelques heures de discussions induisent déjà des émotions très fortes. Aussi, il ne s'agit pas de dire qu'il ne faut pas bien réfléchir à la méthode ou qu'il faille se précipiter. Mais pendant ce temps, qui continue de vivre certaines formes de violence ? Et lorsqu'il est question de l'importance de maintenir une atmosphère sereine pour les travailleurs·euses, de qui parle-t-on ? Qui, finalement, a le privilège de voir ses émotions ménagées ?

3. Ces réactions systématiques ont une fonction sociale

Lorsque *nous* sommes confronté·e·s, directement ou pas, à une forme de stress racial, *nous* réagissons souvent de manière prévisible. Bien entendu, la façon de réagir et les émotions que cela suscite ne sont pas les mêmes chez tout le monde. Les réactions sont par exemple souvent différentes au sein de services administratifs communaux et dans des associations plus engagées qui nous contactent spontanément pour questionner leur identité antiraciste. La manière de réagir diverge évidemment aussi dans une même équipe. De quoi rappeler que l'utilisation de la catégorie "les personnes blanches" reste une construction sociale, une abstraction. Mais malgré tout, certains schémas nous semblent récurrents, voire systématiques.

Quand l'incohérence devient une marque de solidité

Le chercheur Bonilla Silva insiste sur la manière dont nous utilisons ces attitudes, émotions et arguments, à savoir de manière simultanée, un peu à la manière des enfants qui jouent avec des blocs de construction[75]. Il parle de la flexibilité du mur idéologique du racisme colorblind : pris un à un, ces arguments et ces attitudes sont bien souvent

très faciles à déconstruire. Très rapidement, les incohérences, la méconnaissance de ce dont on parle et l'absence de raisonnement construit et structuré deviennent visibles. Mais nous les utilisons ensemble, et leur caractère abstrait, incohérent, contradictoire et/ou infondé n'est alors plus une faiblesse, cela devient une marque de solidité.

Lors d'une formation avec une équipe mixte, nous avions discuté du concept de racisme anti-blancs et avions insisté sur son caractère infondé et dangereux. Suite à cela, Thomas (prénom d'emprunt), personne blanche, a dit ne pas être tout à fait d'accord et a expliqué qu'il s'était souvent senti inconfortable lorsqu'il se rendait en Afrique pour le travail : *"j'étais clairement mal considéré, on me regardait de travers"*.

Une personne racisée de l'équipe – appelons-là Hélène – lui répond :

> *H : "Tu as eu un sentiment d'inconfort, ce n'était pas agréable, mais tu n'as vécu aucune discrimination."*
>
> *T : "Peut-être, mais il n'y a pas que ça. Être perçu comme blanc, être essentialisé de la sorte, c'est vraiment difficile à vivre."*
>
> *H : "Si là-bas on te voit comme un homme blanc, c'est parce que dans l'histoire, les Blancs ont joué un rôle très négatif en Afrique, et ça continue encore aujourd'hui. C'est pas contre toi spécifiquement."*

Thomas réagit alors avec surprise et indignation : *"Mais je n'ai pas participé à tout ça moi ! Et au contraire, je travaille pour compenser cette histoire. Et puis, essentialiser, ça rappelle aussi cette histoire-là"*. Trois arguments en une courte phrase, le tout avec un non-verbal et une intonation qui traduisent de l'indignation et de la surprise, ça fait beaucoup d'éléments sur lesquels revenir et à déconstruire...

> *H : "Tu te rends compte que tout ce dont tu parles là, pour parler de racisme, c'est uniquement le fait de ne pas te sentir aimé partout dans le monde ?"*

Thomas a alors les yeux humides et garde le silence. Suite à quoi une troisième personne de l'équipe, blanche elle aussi, intervient : "*On se calme, l'essentiel aujourd'hui c'est de discuter et d'avoir des échanges respectueux"*.

Nous retrouvons ici clairement cette logique de blocs de construction, avec l'utilisation de plusieurs arguments (peur de l'essentialisation, focus sur l'intention de départ, l'existence du racisme anti-blancs, une phrase de sortie de crise qui coupe le débat) et émotions (surprise, indignation, tristesse). Avec, au final, un appel au calme qui résonne dans l'histoire : lorsque qu'une femme racisée – et les femmes noires en particulier – s'exprime pour défendre son opinion, elle est souvent accusée d'être agressive, en colère, appelée à se calmer et silenciée. Le tout dans le cadre d'un échange

75 - Bonilla-Silva E., *op.cit.*

qui n'aura pas duré plus de dix minutes. Chacun des arguments avancés est facile à écarter s'il est pris isolément. Mais avec un tel enchainement, combiné à des émotions qui instaurent une atmosphère tendue, cela devient très compliqué. Et lorsqu'en plus un rapport hiérarchique intervient… L'interpellation de base se noie complètement sous d'autres considérations. Et au final, Hélène, qui se trouve déjà en minorité et qui s'est exposée en interpellant son collègue, se retrouve rappelée à l'ordre.

La fragilité blanche est une arme puissante

Qu'est-ce qui est le plus difficile pour *nous* ? De constater que *nos* réactions occultent si souvent la question du racisme et l'interpellation soulevée ? Ou bien *notre* égo en prend-il un fameux coup en comprenant que *nos* réactions sont à ce point prévisibles ?

Quoi qu'il en soit, de telles attitudes permettent structurellement de déplacer le débat, de replacer le curseur "là où il devrait être" : sur les épaules des *Autres* ou sur la question de l'intention individuelle. Ces différentes réactions impliquent systématiquement d'ôter la question de la race et du racisme. Elles détournent l'attention : le problème n'est plus celui des pratiques folkloriques déshumanisantes, de la sous-représentation des personnes non-blanches dans *nos* équipes, d'une méconnaissance de l'histoire. Le problème n'est pas structurel. Le problème est que *nous nous* sentons agressé·e·s, remis·e·s en cause dans *notre* intégrité. Et nous voulons que cela cesse. Ainsi, ces arguments et attitudes très prévisibles ont une fonction sociale, celle de rétablir le *statu quo*, d'évacuer les questions raciales de la table, de ne surtout pas questionner ni le système raciste, ni ses propres attitudes et croyances. Et rappeler, le cas échéant, qu'une remise en cause de l'ordre racial entraine des sanctions sociales.

IV. UNE IGNORANCE BLANCHE

Nous sommes, en tant que personnes blanches, socialisées de manière "à ne pas savoir". En ne vivant pas l'oppression raciste et en grandissant dans une société modelée à *notre* image, *nous nous* trouvons isolé·e·s de toute violence liée à la race.

> "(...) C'est difficile pour moi de l'admettre, mais nous nous trompons nous-mêmes lorsque nous arguons que les Blancs ne savent pas ce que la subordination raciale fait à ses victimes. Oh, ils peuvent ne pas savoir les détails de ce mal, ou son ampleur/sa portée, mais ils savent "
>
> Derrick Bell[76]

Nous pouvons vivre *notre* vie entière sans jamais *nous* intéresser au racisme et à la manière dont il fonctionne. Là où il s'agit d'une question de survie pour les personnes qui le subissent, *nous* n'avons pas besoin de le savoir. Et sans doute avons-*nous* même besoin de ne pas savoir...

Sans prétendre théoriser ou systématiser quoi que ce soit, cette ignorance blanche[77] nous semble, dans le cadre de nos échanges, avoir plusieurs dimensions que nous allons discuter dans cette partie. Si elle parait d'abord être induite par le vécu de domination (1), elle n'en est pas moins résistante et tenace (2) lorsqu'elle est questionnée. Enfin, structurelle et entretenue, elle constitue finalement un élément central dans le maintien du système raciste (3).

76 - Bell D. (1992), "Faces at the Bottom of the Well : The Permanence Of Racism", New York: BasicBook, p. 151
77 - Pour rappel, le concept d'ignorance blanche a été théorisé par le philosophe jamaïcain Charles W. Mills.

1. Une ignorance induite par la domination

Lors des formations, en fin de journée, la métaphore d'une claque dans la figure revient fréquemment dans les réactions des participant·e·s. La compréhension du racisme comme système, le focus sur les effets plutôt que sur l'intention de départ, la manière dont la racialisation impacte aussi les structures sociales et les personnes blanches… Des découvertes qui suscitent bien souvent une question : *"pourquoi on ne nous apprend pas ça ?"*

Ainsi, la société dans laquelle nous vivons, marquée par l'idéologie *colorblind*, nous pousserait à ne pas voir, à ne pas savoir. Cette ignorance serait donc – au moins en grande partie – non-intentionnelle et induite par notre socialisation et la culture dans laquelle nous baignons. La philosophe Shannon Sullivan questionne cette idée d'intentionnalité. Selon elle, *"aucune intention ne guiderait la pratique ordinaire de l'ignorance face au racisme, celle-ci relevant plutôt d'un inconscient collectif reproduisant les structures racistes et les "privilèges blancs""*[78]. Il y aurait toute une série d'attitudes, de manières d'interpréter, de pratiques routinières ou de réflexes qui sont indépendants d'une intention raciste mais qui contribuent à perpétuer les inégalités raciales et la domination. La méconnaissance généralisée reposerait non pas sur un calcul rationnel visant au maintien des privilèges induits par la domination, mais serait induite par le vécu de domination lui-même.

Une telle approche permet de poser certaines questions (pourquoi l'information ne vient-elle pas jusqu'à *nous* ? Pourquoi n'apprenons-*nous* pas cela à l'école ou à la télévision ?), tout en évitant d'individualiser le débat.

Mais elle risque également de déboucher sur une forme de déresponsabilisation individuelle. Or, il est évident que l'ignorance ne peut en aucun cas pousser à relativiser la violence produite, ni à déresponsabiliser les individus. Le racisme est une agression violente qu'il faut dénoncer et face à laquelle il est légitime de se défendre. De même, *"il ne s'agit pas davantage de conforter l'idée d'une passivité et d'un mutisme généralisés face au racisme, ni de dire l'impossibilité d'une opposition ou d'une résistance au racisme, mais de souligner combien, toutes choses égales par ailleurs, les pratiques ordinaires de détournement du regard, d'attentisme ou de silence comptent aussi parmi les modes de subjectivation ordinaire du sujet blanc"*[79].

2. Une ignorance tenace, résistante, agressive

Si on admet que *"la domination [implique] un vécu distinct et une distribution inégale de la connaissance et, partant, une forme différenciée de conscience de la domination elle-même"*[80], cela ne signifie pas que les dominant·e·s n'ont pas conscience de l'existence de l'oppression et des injustices produites.

Or, lorsque *nous* sommes confronté·e·s à *notre* ignorance ou remis·e·s en cause dans *nos* perceptions, *nous* réagissons selon un schéma souvent très prévisible, qui donne l'impression que *nous* ne voulons finalement pas savoir. Les nombreux arguments et réactions évoqués plus haut traduisent certes une importante méconnaissance, mais ils expriment également beaucoup de résistance et de déni, voire une absence d'empathie.

> "(...) lorsque nos positions de dominant·es sont en jeu, que nous en ayons conscience ou pas, que nous ayons les meilleurs arguments du monde ou pas, le plus souvent, ce que nous sommes vraiment en train de faire, c'est de les défendre, c'est-à-dire de maintenir de toutes nos forces les frontières de cette zone de confort en dehors de laquelle nous ne savons pas être[81]"
>
> Juliette Rousseau

Ainsi, l'ignorance blanche ne serait pas simplement une méconnaissance passive induite par la domination. Mireille-Tsheusi Robert dénonce à ce sujet une méconnaissance *"entretenue"*. Les figures de Père Fouettard ou du Sauvage de Ath en offrent une illustration éclairante. Lors de nos échanges en formations et en entretiens, nous avons presque systématiquement posé la question suivante : "la figure de Père Fouettard est-elle raciste ?". Pour la majorité des gens, la réponse est négative, qu'il s'agisse simplement d'un *"non, je ne pense pas"* ou d'affirmations teintées d'exaspération regrettant que nous devions encore revenir là-dessus : "*chaque année, c'est pareil, il n'y a pas plus urgent que ça, vous croyez ?"*. Toutefois, lorsque nous

78 - Cervulle M. (2012), "La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation", *in* Cahiers du Genre 2012/2 (n° 53), p. 47
79 - *Idem*
80 - *Idem*
81 - Rousseau J. (2018), "Lutter ensemble", Editions Cambourakis, p. 116

demandons quels sont les arguments qui, année après année, sont avancés par celles et ceux qui dénoncent cette pratique du blackface, il est rare d'avoir une réponse. À l'heure où quelques clics suffisent pour se renseigner, qu'est-ce que cela dit des identités blanches ? Comment expliquer que l'écrasante majorité des personnes blanches ne se renseigne pas pour savoir ce qui pose problème et, au contraire, adopte une posture défensive, de repli face à ces Autres qui attaquent *nos* traditions ? Pourquoi un tel déni ?

Gloria Wekker démontre à quel point certains Hollandais, violents défenseurs du Père Fouettard, font preuve d'*"une ignorance militante, agressive, qui ne se laisse pas intimidée, une ignorance active, dynamique, qui refuse de s'en aller silencieusement (...)"*[82].

Au lieu d'accepter que *nous* ne savons pas, de faire preuve d'humilité et d'écoute, *nous* avons tendance à réagir spontanément de manière défensive. Quitte à être incohérent·e·s. Quitte à être dans le déni. Quitte même, dans certaines situations, à faire preuve d'une absence totale d'empathie et d'humanité. Lors d'une formation, *nous* reprenons l'un des arguments contre le blackface : les impacts très violents sur la manière dont les enfants afro-descendants se pensent et se construisent[83]. À cela, une personne réagit :

> *"Evidemment, quand on parle des enfants, ça devient très difficile de dire quoi que ce soit. Mais qui le dit ? C'est prouvé ? Qu'est-ce qu'on en sait, finalement ?"*

Nous ne savons pas, mais *nous* ne souhaitons visiblement pas savoir. Sans doute le maintien de l'ignorance blanche permet-il de justifier le maintien de l'inaction, du silence, de l'inertie, et donc de la domination ? Sans doute est-ce plus confortable de ne pas être confronté·e·s à nos privilèges, au fait que *nous* bénéficions de quelque chose d'aussi moralement condamnable que le racisme ?

3. Une ignorance structurelle et entretenue au service de la domination blanche

Selon Charles Mills, l'ignorance blanche ne concerne pas tant le simple fait de ne pas savoir, mais bien une manière particulière de percevoir et interpréter, un prisme, une manière de voir le monde, à l'instar de l'habitus de Bourdieu[84]. Il s'agit d'une sorte de grille de lecture, d'un ensemble de biais inconscients à mettre en relation directe avec la blanchité. Et *"ce modèle de dysfonctionnement cognitif socialement avantageux constituerait "l'économie morale" de la blanchité et aurait en outre pour effet de constituer le sujet blanc en tant qu'aliéné, pris au piège d'une blancheur aveuglante éclipsant la réalité des rapports sociaux"*[85].

Cette ignorance blanche ne signifie donc pas que toutes les personnes blanches prises individuellement "méconnaissent" de la même façon. La blanchité n'est pas quelque chose de naturel et figé mais de dynamique, qui évolue et s'adapte dans l'espace et le temps. Dès lors, nous dit Mills, l'ignorance blanche étant intimement liée à la blanchité, elle évolue également dans l'histoire et selon les contextes. En pleine période esclavagiste et coloniale, elle reposait notamment sur une acceptation de la supériorité des blanc·he·s sur les groupes inférieurs, et des violences qui en découlaient. Avec l'avènement d'un racisme culturel, elle a évolué et repose sur des arguments colorblinds. Toujours selon Mills, *"le véritable cœur de l'ignorance blanche d'aujourd'hui (...) est le refus de reconnaître comment l'héritage du passé, ainsi que les pratiques actuelles, continuent d'handicaper les personnes de couleur qui bénéficient maintenant d'une égalité juridique et sociale nominale"*[86].

L'ignorance serait structurellement entretenue, en particulier via un blanchiment de l'histoire, via une sorte "d'effacement racial"[87]. Mills dénonce une histoire minimisant la violence et la domination blanche européenne, ainsi que les privilèges structurels durables qui en découlent pour les populations perçues comme blanches. Pour lui, ce que nous refusons de croire, c'est qu'un système d'inégalités raciales hérité du passé puisse encore impacter la société

82 - Wekker G. *op.cit.*, p. 18
83 - Robert M-T (2016), "Racisme anti-Noirs. Entre méconnaissance et mépris", Couleur livres, BePax
84 - Mills C.W. (2015), "Global White Ignorance", In Gross, M. and McGoey, L. (Eds) Routledge International Handbook of Ignorance Studies. Routledge. Abingdon, p. 218
85 - Cervulle M. (2012), "La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation", *in* Cahiers du Genre 2012/2 (n° 53)
86 - Mills C.W. (2015), "Global White Ignorance", *op.cit.*, p. 219
87 - Mills C.W. (2015), *op.cit.*, p. 220

actuelle, en perpétuant une asymétrie structurelle. Nous préférons voir dans le racisme d'aujourd'hui des attitudes et croyances individuelles, sans juger nécessaire de travailler sur sa dimension structurelle[88]. Un blanchiment de l'histoire qui nous permet, selon Wekker, de nous penser comme un espace libéré du poids de la race. Une manière de penser l'innocence de l'Europe[89].

Comment pouvons-nous adhérer à cette fable dans un pays comme la Belgique qui organisait encore des zoos humains il y a soixante ans ? Il est encore aujourd'hui possible de terminer l'école secondaire sans jamais avoir abordé en profondeur l'histoire coloniale belge, et encore moins les impacts qu'elle a toujours aujourd'hui. Sur les bancs de l'université, nous apprenons que l'Europe a dominé le monde, qu'il y eut des empires et des batailles célèbres. Mais apprenons-nous le caractère racial de cette domination et le fait que cela ait contribué à façonner un système politique ? [90] Et puis nos enfants ne pensent-ils pas majoritairement, encore aujourd'hui, que Christophe Colomb a découvert l'Amérique ?

L'ignorance semble également entretenue structurellement par les institutions. Par exemple, dans le cadre des tensions relatives au personnage du Sauvage avec le groupe Bruxelles Panthères, lorsque le bourgmestre de Ath déclare avoir pris un arrêté visant à interdire toute manifestation politique ou de sensibilisation durant la Ducasse[91], qu'est-il en train de faire ? [92]

Lorsqu'UNIA se porte partie civile dans une affaire pour "racisme anti-blancs" envers des policiers[93], quel est le message envoyé (notamment aux forces de police) ? De même, concernant le char antisémite du Carnaval d'Alost, UNIA s'est finalement prononcé en déclarant que ce char ne violait pas la loi. À ce sujet, Martin Vander Elst, chercheur au Laboratoire d'Anthropologie et Prospective (UCL) et militant antiraciste, souligne que la notion d'intentionnalité est au centre des débats[94]. Le communiqué d'UNIA précise en effet que *"selon nous, - certainement dans le* ***contexte très spécifique*** *du carnaval - il n'y avait pas d'incitation* ***consciente*** *à la haine, à la discrimination ou à la violence contre les juifs. En outre, les idées racistes n'ont pas été* ***délibérément*** *diffusées et il n'était pas question d'insulter* ***volontairement*** *les individus"*[95]. Quand on sait que les caricatures et imaginaires antisémites continuent de tuer aujourd'hui, en quoi la diffusion d'idées racistes serait-elle moins problématique dans un contexte plutôt que dans un autre ? Et en quoi l'intention de départ a-t-elle un impact sur les effets produits ? *"Les folklores négrophobe et antisémite sont performatifs indépendamment, ou malgré, les intentions supposées (ou déclarées comme telle a posteriori) bienveillantes ou non intentionnelles"*[96].

Un autre exemple encore concerne la réaction de Charles Michel suite à la publication du rapport intermédiaire remis par le groupe d'experts des Nations Unies sur la négrophobie en Belgique. Ce rapport mentionnait notamment *"un mur du silence sur la colonisation"* et préconisait des excuses officielles de l'Etat belge concernant son histoire coloniale. Spontanément, et en ne se basant que sur le résumé, Charles Michel a qualifié ce rapport de *"très étrange"*. Il a ajouté que *"Nous aurons la possibilité de faire valoir nos remarques formelles"* et que la Belgique a *"toujours essayé de mener au plus loin le combat contre toute forme de discrimination"*[97]. Systématiquement un réflexe de défense. Un focus sur l'intention. Le maintien d'une ignorance qui semble intimement liée à la dimension systémique du racisme et qui est structurellement entretenue pour, finalement, constituer un moyen puissant de maintien du système raciste.

88 - Mills C.W. (2015), op.cit.
89 - Wekker G., op.cit.
90 - Mills C.W. (2015), op.cit., p. 222
91 - https://plus.lesoir.be/243770/article/2019-08-24/lunesco-met-en-garde-contre-le-sauvage-de-la-ducasse-dath-et-appelle-au-respect
92 - Voir à ce sujet les interventions de Bruxelles Panthères et de Martin Vander Elst, Vander Elst M. (2019), "Penser et agir politiquement la fin du blackface en Belgique", Academia, https://www.academia.edu/40937035/Penser_et_agir_politiquement_la_fin_du_blackface_en_Belgique?fbclid=IwAR3VeyjK2PLDy3EMB0RRcJ62HvfWL8tnxPkmcBJhgluCS0yd6wfdTTsNEuM
93 - https://www.unia.be/fr/articles/un-homme-a-ete-condamne-pour-avoir-notamment-insulte-des-policiers-sur-base-de-leur-couleur-de-peau
94 - https://www.facebook.com/notes/martin-vander-elst/racisme-et-culture-les-caricatures-antis%C3%A9mites-du-carnaval-dalost/2498258457076968/
95 - https://plus.lesoir.be/255863/article/2019-10-24/antisemitisme-au-carnaval-dalost-unia-considere-que-le-char-caricaturant-des
96 - https://www.facebook.com/notes/martin-vander-elst/racisme-et-culture-les-caricatures-antis%C3%A9mites-du-carnaval-dalost/2498258457076968/
97 - https://www.lalibre.be/belgique/politique-belge/la-belgique-doit-elle-s-excuser-pour-son-passe-colonial-charles-michel-reagit-au-rapport-du-groupe-d-experts-de-l-onu-5c62b27a9978e2710e4d661a

Conclusion :
“Nous savons, mais quand même...”

> “Qu’êtes-vous sans le racisme ? (...) Si vous ne pouvez être grand que parce que quelqu’un est à genoux, alors vous avez un sérieux problème. Et mon sentiment est que les personnes blanches ont un très, très sérieux problème. Et ils devraient commencer à réfléchir à ce qu’ils peuvent faire à ce sujet”.
>
> Toni Morrison [98]

Dans nos secteurs dits progressistes, le fait d’être confronté·e·s à *notre* identité blanche et ce qu’elle implique déclenche généralement des émotions très fortes et des attitudes de défense. Face à ce qui sonne comme une attaque, *nous nous* défendons. Ces émotions et réactions sont prévisibles et quasi-systématiques. Sur le plan interindividuel, elles sont autant de violences envers les personnes racisées qui paient le prix de *notre* fragilité. Face à cette incapacité à gérer ce stress racial, *nous* allons jusqu’à leur reprocher leur manque d’indulgence, de patience et de pédagogie. Structurellement, ces réactions évacuent la question du racisme et rétablissent une vision morale du racisme dans laquelle l’intention individuelle de départ importe davantage que les effets produits. Finalement, ces réactions permettent une non-remise en cause des hiérarchies raciales. Elles sont un moyen de perpétuation du système raciste. Et une nécessité pour la perpétuation du confort des personnes blanches.

Dans son dernier livre, l’économiste Thomas Picketty écrit que *“Chaque société humaine doit justifier ses inégalités : il faut leur trouver des raisons, faute de quoi c’est l’ensemble de l’édifice politique et social qui menace de s’effondrer. Chaque époque produit ainsi*

un ensemble de discours et d'idéologies contradictoires visant à légitimer l'inégalité telle qu'elle existe ou devrait exister, à décrire les règles économiques, sociales et politiques permettant de structurer l'ensemble. De cette confrontation, qui est à la fois intellectuelle, institutionnelle et politique, émergent généralement un ou plusieurs récits dominants sur lesquels s'appuient les régimes inégalitaires en place"[99].

La blanchité, cette *"hégémonie sociale, culturelle et politique blanche"*[100], sert aussi à justifier ou invisibiliser les injustices racistes, et à perpétuer ce système inégalitaire et violent dans lequel nous sommes toutes et tous parties prenantes. Elle agit comme une norme à ce point ancrée dans nos inconscients, nos réflexes, nos imaginaires et nos pratiques que nous ne la voyons plus. Et elle nous pousse "à ne pas savoir". Les groupes en situation de domination ne cherchent-ils pas à maintenir les systèmes inégalitaires dont ils bénéficient ? Après tout, quel avantage aurions-nous à "savoir" ?

Et pourtant, en quelque sorte, nous savons. Comment pourrions-nous encore ne pas savoir ? Nous savons, *"mais quand même..."*[101], il nous faut justifier ces inégalités, cette exclusion, ces privilèges, ces silences et inactions. Comment sinon continuer à bénéficier de quelque chose d'aussi moralement condamnable que le racisme ?

Les bonnes intentions ne suffisent pas

Les identités blanches semblent donc se caractériser notamment par une ignorance, à la fois induite par le vécu de domination mais aussi tenace, résistante, marquée par le déni, l'aveuglement et une absence d'empathie. Il n'apparait sans doute pas suffisamment dans ce texte que de nombreuses personnes rencontrées se sont montrées très ouvertes et de bonne volonté sur ces questions, désireuses de dépasser leur culpabilité pour poursuivre la réflexion. Sans doute est-ce important de le souligner, et de rappeler par-là que ce texte ne vise pas à porter un jugement de valeur sur des individus mais plutôt d'ouvrir la réflexion. Car les bonnes intentions ne suffisent pas pour lutter contre le racisme. Elles ne rendent pas les violences racistes plus supportables.

98 - https://www.facebook.com/watch/?v=935352486800376
99 - Picketty T. (2019), "Capital et idéologie", Editions Seuil, p. 13
100 - Cervulle M. (2013), "Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias", Editions Amsterdam, Paris, pp. 15-16
101 - Guillaumin C. (1981), "Je sais bien mais quand même, ou les avatars de la notion de "race"". *Le genre humain*, vol. 1 "La science face au racisme".

Mais par contre, elles sont souvent mises en avant pour justifier, relativiser, occulter ou nier ces violences. Voire pour renverser l'accusation.

Il importe donc de dépasser cette vision morale du racisme et prendre conscience des effets de la blanchité, à la fois en termes en structurels et sur nos subjectivités individuelles. Reconnaitre l'existence des privilèges dont je jouis et la manière dont le racisme impacte mes perceptions est une première étape pour ne pas reproduire des violences racistes dans les interactions interindividuelles. Il s'agit donc d'un très long processus très long, sans doute jamais abouti, et qui nécessite notamment un peu d'humilité.

Ce processus doit par ailleurs dépasser les individus pour toucher les pratiques institutionnelles. Au lendemain de la vidéo de Cécile Djunga concernant les insultes racistes qu'elle recevait, de nombreux·ses journalistes de la RTBF ont réagi en condamnant ces insultes dans une autre vidéo. Quelques jours plus tard, l'émission "A votre Avis" consacrait une soirée à la thématique du racisme. Autour de la table, outre le présentateur Sacha Daout, nous retrouvions quatre personnes blanches, à savoir Richard Miller (MR), Laurette Onkelinx (PS), Patrick Charlier (directeur d'UNIA) et David Quinaux (porte-parole de la police de Charleroi). Les rares personnes racisées ayant pris brièvement la parole se trouvaient parmi les spectateurs·trices. En périphérie et non au centre, à la place des témoins et non en tant qu'expert·e·s.

Kalvin Soiresse, du Collectif Mémoire Coloniale et Lutte contre les Discriminations (aujourd'hui député bruxellois), a réagi peu après en publiant sur les réseaux sociaux une vidéo dans laquelle il dénonçait cette nouvelle violence symbolique qui illustre un racisme structurel profondément ancré [102]. Dénoncer le racisme et montrer ses bonnes intentions ne sert à rien s'il n'y a pas, par ailleurs, une réflexion sur ses propres pratiques et sur les modes de fonctionnement institutionnels.

Le racisme est structurel

Reni Eddo-Lodge décrit le racisme structurel comme *"une culture organisationnelle blanche, impénétrable, créée par ces mêmes individus ; quiconque ne s'inscrit pas dans cette culture doit, au choix, s'adapter ou s'attendre à échouer"* [103]. À un phénomène structurel, il faut des réponses structurelles.

Faut-il supprimer la blanchité ? Faut-il en faire quelque chose de différent ? Il importe au minimum de désuniversaliser la blanchité, à tous les niveaux de la vie sociale. Mais il ne revient pas à celles et ceux qui bénéficient du système raciste de déterminer comment le combattre. *Nous* souhaitons lutter contre le racisme pour des questions de valeur, pas pour des questions de survie. Ce n'est pas nous qui avons le plus intérêt à le combattre. L'histoire nous rappelle que ce n'est pas l'humanisme et la grandeur d'âme des abolitionnistes qui ont permis de mettre fin à l'esclavage, mais bien la

résilience, la résistance et les révoltes des esclaves eux-mêmes.

En insistant sur la nécessité de prendre conscience de notre propre blanchité et des implications qui en découlent dans les interactions, le focus a souvent été placé au niveau individuel dans ce texte. S'il est évident que des réponses individuelles ne suffisent pas face à un phénomène structurel, l'interindividuel compte aussi. Tout spécialement dans *nos* organisations, majoritairement blanches et structurellement financées pour travailler sur les enjeux de racisme et de vivre ensemble. Comment veiller à ne pas reproduire des violences et des schémas de domination au sein-même de nos structures ? Il y a urgence à réfléchir à ce sujet, en particulier lorsque l'on sait les conséquences terribles que le racisme a sur la santé de celles et ceux qui le subissent. C'est donc une question de cohérence, mais aussi simplement de respect élémentaire. Betel Mabille, militante afro-féministe et chargée de formations chez BePax, nous offre à ce sujet des pistes concrètes de réflexion dans sa postface, en interrogeant les concepts d'allié·e·s et de complices, et plus précisément en revenant sur ce que l'on peut attendre des personnes blanches actives dans le monde antiraciste.

L'ignorance, si elle ne peut jamais servir d'excuse face à des violences racistes, peut expliquer certaines choses. Mais lorsqu'une brèche est faite dans ce mur de l'ignorance, il revient alors à chacun·e de choisir de se responsabiliser ou non.

102 - https://www.facebook.com/lumumbacalvino/videos/10156358698876335/
103 - Eddo-Lodge R. (2018), "Le racisme est un problème de blancs", Editions Autrement, p. 87

Postface :
Les allié.e.s de la lutte antiraciste

Le lundi 13 mai 2019, l'humoriste Fary a entamé son discours lors de la cérémonie des Molière par "Salut, les blancs". Les réactions dans le public étaient divisées. D'un côté, certain.e.s blanc.he.s riaient, de l'autre certain.e.s semblaient surpris.e.s. Il est en effet rare qu'une personne s'adresse directement au groupe social "blanc" les renvoyant ainsi à leur position dans le système et ici, dans leur rôle lors de la cérémonie des Molière. C'est pourtant ce que cette analyse va faire en expliquant la manière dont les personnes blanches peuvent lutter contre le racisme, notamment grâce à leur place "d'allié.e.s".

Comment militer contre le racisme lorsque l'on n'est pas concerné.e ? Comment lutter contre le racisme lors que l'on est blanc.he ? Ces questions semblent superficielles et pourtant, les personnes blanches ont un rôle à jouer dans la lutte contre le racisme. Mais ce rôle est délicat et nécessite chez elles une grande remise en question qui peut parfois être douloureuse.

Qu'est-ce qu'un.e allié.e ?

Dans le monde militant, une personne alliée est une personne qui ne subit pas une oppression mais qui va s'associer aux personnes qui en sont victimes pour combattre ensemble le système. Cette définition est la définition classique de "l'allié.e" et recouvre ainsi tous les domaines de lutte et militants qui existent. Que cette lutte soit contre le racisme, le sexisme, l'homophobie, la transphobie ou autre, la personne alliée est celle qui ne vit pas les discriminations mais qui en a conscience et souhaite mettre des choses en place pour les combattre.

Le concept d'allié.e est dès lors à associer à la question des privilèges. Une personne ayant des privilèges dans un domaine en particulier (la classe, la race, le genre, etc.) pourrait accompagner, être allié.e, des personnes qui, à l'inverse, subissent un système mis en place pour les maintenir en bas de l'échelle sociale.

La question souvent posée est donc : pratiquement, que doit faire un.e allié.e ?

La première étape est donc souvent de prendre conscience de sa position dans le système et ainsi prendre conscience de ses privilèges. Chacun et chacune d'entre nous avons des privilèges dans un domaine en particulier. Si une personne est discriminée sur base de sa couleur de peau, cela entraîne de facto qu'une personne sera privilégiée sur base de sa couleur de peau également. La prise en compte de ses privilèges peut être une étape longue et douloureuse. En effet, ce n'est pas évident de remettre en question l'entièreté du monde qui nous entoure et son fonctionnement. De plus, cela entraîne aussi des questions sur sa position dans la société. Suis-je arrivé.e là où j'en suis uniquement grâce à mes compétences ? Peut-être pas. Car les privilèges nous permettent parfois d'accéder à des positions hiérarchiques auxquelles certaines personnes n'ont pas droit malgré leur qualification toute aussi élevée que la nôtre. Par exemple, le concept même de méritocratie est un concept permettant aux personnes qui ont des privilèges, notamment dans le domaine de l'emploi, de s'auto-persuader qu'elles méritent ce qu'elles ont car cela est basé uniquement sur leurs compétences. Or, nous savons, par exemple, que les personnes belgo-congolaises sont les plus diplômées de Belgique mais également les personnes les plus au chômage[104]. La question du mérite et des compétences est donc grandement à remettre en question.

Avoir conscience de ses privilèges est donc la base mais cela est évidemment très loin d'être suffisant. Il ne s'agit pas de faire la liste de ses privilèges et de ce que cela peut nous apporter. Il faut aller plus loin. En effet, concernant la question du racisme, les personnes blanches peuvent déjà penser qu'elles n'ont pas de "couleur", qu'elles sont "neutres". Or, être un.e allié.e suppose d'avoir déjà fait un travail d'introspection sur qui on est, ce qu'on représente et la place que l'on occupe.

La seconde étape souvent évoquée dans les mouvements militants est "apprendre et se taire". Elle est intéressante car elle met en avant le fait que nous ne savons pas tout et que quand on ne sait pas, il vaut mieux se taire. La question du racisme suscite souvent de vifs débats et chacun.e pense que son opinion est valable et vaut tout autant que celle des personnes qui sont victimes du racisme. Or, cela est beaucoup plus complexe. Parler du racisme c'est parler d'un système qui déshumanise, réduit, invisibilise, violente toute une catégorie de personnes. Les personnes blanches ne faisant pas partie de cette catégorie ne peuvent donc avoir qu'un aperçu théorique de ce qu'est le racisme. Les personnes qui en sont victimes, par contre, possèdent à la fois le mode d'emploi et le vécu. Cela ne veut pas dire qu'un groupe est plus

104 - Voir l'étude de la Fondation Roi Baudoin "Des citoyens aux racines africaines : un portrait des Belgo-Congolais, Belgo-Rwandais et Belgo-Burundais", 2017

objectif ou neutre qu'un autre. Cela montre simplement que les personnes racisées et les personnes blanches ne sont pas au même niveau de compréhension sur ces matières. Un groupe sait, l'autre découvre. L'apprentissage de ces questions ne se fait pas du jour au lendemain et dure probablement toute une vie…

Cela va même au-delà… Les personnes victimes de racisme ont su avant les personnes blanches qu'être "blanc" n'était pas anodin et apportait toute une série de privilèges sur les questions raciales. Ce sont les personnes racisées qui ont mis en avant la question de la blanchité et du privilège blanc car il était nécessaire de comprendre comment le système fonctionne et comment les personnes blanches le maintiennent pour pouvoir lutter pour plus de justice et d'égalité.

Ensuite, les mouvements militants préviennent souvent leurs allié.e.s qu'il n'est pas question de prendre toute la place lors de discussion, de débat, de manifestation, de passage dans les médias ou autre. La position d'allié.e est une position de retrait. Les personnes racisées ne sont que trop peu représentées dans la sphère publique, la position d'allié.e serait donc d'ouvrir des portes mais par la suite de se retirer. Même s'il est tentant d'être sous le feu des projecteurs, en tant qu'allié.e, il est nécessaire de ne pas invisibiliser et de ne pas reproduire les rapports de domination que l'on tend à combattre.

En résumé, être allié.e c'est accompagner dans une lutte, se remettre en question, réfléchir. Le concept d'allié.e est donc lui-même critiquable car il demande aux personnes blanches de rester dans un certain confort sans se mettre en danger. Un second terme est donc apparu pour renforcer la place des allié.e.s et pour amener à une vraie lutte antiraciste. Ce terme est celui de "complice".

Critique du concept d'allié.e : allié.e VS complice

La première fois que j'ai vu apparaître le mot "complice" était dans le texte d'Indigenous Action intitulé "Accomplices Not Allies: Abolishing The Ally Industrial Complex". La suite de cette analyse sera donc majoritairement basée sur ce texte et sur la traduction qui en a été faite par Christine Prat.

Être complice c'est se mettre en danger en sachant que grâce à nos privilèges la société sera plus clémente avec nous. Dans une lutte militante, avoir des allié.e.s, c'est bien, mais avoir des complices, c'est ce qui, à mon sens, fera réellement avancer les choses.

Le concept d'allié.e a été blanchi, récupéré, rendu "mainstream". Il a perdu de son sens et de sa valeur. Il est représenté actuellement comme une sorte de catégorie de personnes qui ont un peu conscience de leurs privilèges mais qui ne font rien qui de manière tant structurelle qu'individuelle va faire avancer la lutte contre le racisme. Être allié.e semble être une première étape mais pas l'aboutissement du cheminement de

la décolonisation de ses pensées et de ses actes lorsque l'on est blanc.he.s.

Dans les mouvements militants, être allié.e serait devenu une sorte de badge que les personnes pourraient afficher fièrement si elles ont bien suivi toutes les étapes précédentes (apprendre, se taire, ne pas prendre toute la place,...). Dans une certaine mesure, remplir ces différentes cases, tout le monde peut le faire. Car ce sont des cases qui ne mettent pas en danger, qui maintiennent l'ordre établi et qui ne remettent pas en question le fondement même du système. Dans la lutte contre le racisme, le soutien moral des personnes blanches n'est pas nécessaire tant qu'il n'est pas lié à des actions concrètes qui mettent à mal le système raciste.

Là où la notion de complice est intéressante, c'est qu'elle incite à l'action. Être complice, c'est agir.

Dans le texte cité précédemment, les auteur.ice.s créent un spectre de catégories d'allié.e.s, qu'ils.elles remettent en question. Selon moi, ces catégories s'entremêlent les unes aux autres et montrent que le concept d'allié.e est devenu un concept qui a été blanchi et récupérer par les personnes blanches leur permettant de se dédouaner et de se donner bonne conscience.

La lutte antiraciste n'a pas besoin d'allié.e blanc.he.s "sauveur.se.s" noyé.e.s par la honte et la culpabilité de leur couleur qu'ils.elles vont faire en sorte de se racheter. *"Même si ce n'est jamais admis, la culpabilité et la honte fonctionnent généralement comme motivateurs dans la conscience d'un oppresseur quand il réalise être du mauvais côté"*[105]. Ce n'est pas la honte des blanc.he.s par rapport au racisme, au passé colonial, aux discriminations qui fera changer le système et la société dans laquelle nous vivons. Au contraire, cette honte traduit plutôt une position privilégiée, celle qui permet d'avoir "juste" honte sans pour autant se sentir obligé.e de devoir ajouter des choses pour accéder à une certaine équité.

Être complice, c'est agir. Ce n'est donc pas rapporter des situations d'actes/paroles racistes aux personnes racisées, mais c'est d'expliquer comment on a réagi face à telle ou telle situation. Les personnes racisées savent que le racisme existe et ce depuis longtemps. Ce qui est intéressant, c'est ce que nos complices ont mis en place pour contrer ces situations racistes.

De plus, les personnes blanches ne peuvent pas s'auto-proclamer alliées de la lutte contre le racisme. Le système a fait en sorte qu'elles sont d'un côté (le côté des privilèges raciaux) et les personnes racisées sont de l'autre (le côté des personnes discriminées). Comme ce n'est pas aux personnes blanches de juger si une situation est raciste ou pas, ce n'est donc pas non plus à elles de décider si elles sont de bonnes alliées ou non.

Outre le militantisme de terrain, les allié.e.s blanc.he.s de la lutte antiraciste se retrouvent également au sein des universités et hautes

105 - Accomplices Not Allies: Abolishing The Ally Industrial Complex

écoles. Certain.e.s professeur.e.s ont une réelle conscience du système raciste et des inégalités que ce système entraîne. Cependant, les personnes racisées restent le plus souvent les objets d'études des personnes blanches et non pas leurs collègues. Pourtant, les personnes racisées ont des ressources, souvent très précieuses, sur les questions de racisme. Pourquoi dès lors ne pas faire une étude avec des personnes racisées plutôt que sur des personnes racisées ? De plus, *"Il y a un maintien du pouvoir institutionnel sur le savoir et les capacités de la communauté en lutte"*[106]. Les universitaires blanc.he.s développent une expertise sur le système racial et raciste[107] ce qui impose une relation de pouvoir entre les communautés racisées et les "expert.e.s blanc.he.s" de ces communautés. Un exemple est celui de l'intersectionnalité. L'intersectionnalité commence à entrer dans le domaine des savoirs, telles les universités, mais comment et pour qui ? Par des blanc.he.s et pour des blanc.he.s. Pourtant il s'agit d'un outil pour les personnes racisées et il n'a jamais été question que l'intersectionnalité soit la traduction de la réalité des personnes blanches.

Être complice, c'est donc sortir de sa zone de confort. C'est prendre part à des débats qui vont être douloureux car personne n'attend d'une personne blanche qu'elle remette ses privilèges blancs en question. Cependant, cette douleur ne peut être équivalente à la douleur quotidienne que vivent les personnes racisées. Être complice, cela va au-delà de s'interroger, apprendre et se taire sur les sujets qu'on ne connaît pas. Refuser de se mettre en question peut être la traduction de trois concepts déjà théorisés autour de la blanchité :

- La fragilité blanche : Se remettre en question et prendre part à des débats où on révise entièrement le système, ça fait mal. Mais ne pas le faire fait partie de la fragilité blanche, cette fragilité que les personnes blanches ressentent lorsque les questions raciales sont abordées[108].

- Le maintien des privilèges : Il est impossible en tant que personne blanche de lutter contre le racisme sans devoir se séparer d'un certain nombre de ses privilèges. C'est le principe de la balance, s'il y a plus d'un côté il faut partager pour arriver à un équilibre.

- La solidarité blanche : Entre blanc.he.s s'installe un phénomène de solidarité face aux questions de racisme. Ce phénomène s'exprime par la non-réaction face à une situation raciste ou au soutien donné à une personne blanche lorsqu'elle est interpellée pour avoir eu un comportement raciste.

La question des allié.e.s ou des complices est une question qui va au-delà de la lutte contre le racisme. Même si elle peut paraitre compliquée, il s'agit d'un outil qui permet d'apporter une force supplémentaire à une lutte mais également de réduire les inégalités structurelles au sein de cette même lutte.

S'il est difficile pour les personnes plus favorisées sur certaines questions de se mettre en retrait, de réfléchir à sa position et d'agir en conséquence, il faut prendre conscience qu'il est encore plus difficile d'être victime d'un système qu'il soit raciste, sexiste, homophobe, capitaliste ou autre.

Nous avons chacun et chacune un rôle à jouer si nous souhaitons rendre ce monde meilleur. Endosser ce rôle peut être douloureux mais est nécessaire si nous souhaitons atteindre un objectif d'égalité dans notre société.

Le cas spécifique des allié.e.s travaillant dans les associations de lutte contre le racisme

Travailler dans une association de lutte contre le racisme en tant que blanc.he est un statut particulier qui touche à plusieurs questions dont celles de la rémunération mais également de la légitimité. S'il est évidemment possible d'être blanc.he.s et de travailler dans une association de lutte contre le racisme, il est également important de connaître sa position, ses privilèges et comment s'en servir pour faire avancer la cause.

En Belgique francophone, comme en France, ce sont les associations de lutte contre le racisme composées en majorité de personnes blanches qui obtiennent des financements. C'est un fait. Avec de l'argent, il est plus facilement possible de dégager du temps et des ressources matérielles.

Ce que ces associations n'ont pas, c'est le vécu. Elles ont la théorie et les livres écrits sur le racisme mais elles n'ont pas le vécu quotidien et systématique du racisme. Parfois elles n'ont même pas conscience de leur propre racisme et de la perpétuation de celui-ci [109]. Elles n'ont pas la motivation de changer le monde provenant de leur propre survie. Il s'agit d'un travail. Il est évidemment possible d'être passionné.e et motivé.e par son travail mais les personnes racisées quand elles luttent contre le racisme, elles luttent pour leur vie et leur survie. Des gens meurent du racisme, ce n'est pas un sujet anodin.

En tant que complice et travaillant dans une association de lutte contre le racisme, il y a donc plusieurs questions à se poser : Y a-t-il nécessité à ce que je sois payé pour lutter contre le racisme ? [110] Est-ce la seule voie possible en tant que blanc.he pour lutter contre le racisme ? Ces questions me semblent essentielles sur la manière dont une personne blanche va mettre en place son travail au sein d'une association antiraciste.

106 - Ibidem
107 - Expertise déjà présente au sein des communautés racisées
108 - A ce sujet, lire "White Fragility" de Dr. Robin DiAngelo
109 - A ce sujet, "Racisme anti-noirs. Entre méconnaissance et mépris" de Mireille-Thseusi Robert
110 - Le syndrome de l'imposteur est l'idée d'être à une certaine position et d'avoir le sentiment de ne pas le mériter. C'est quelque chose que l'on retrouve souvent chez les personnes racisées qui arrivent à des endroits où on ne les attend pas (directeur.ice, doctorant.e, médecin, professeur.e, etc.). Il serait intéressant de savoir si ce syndrome se retrouve également chez les personnes blanches étant payées pour lutter contre le racisme.

Qu'est-ce qu'on peut attendre d'une association blanche et de travailleur.se.s blanc.he.s dans la lutte contre le racisme ?

Avoir conscience du système raciste

Il est impossible de travailler dans une association de lutte contre le racisme sans avoir conscience du système raciste mis en place dans notre société. Ce premier point peut paraître superficiel mais c'est l'idée de dire qu'on ne saura jamais tout du racisme car les personnes racisées elles-mêmes sont en constant apprentissage sur le sujet. Si une personne blanche ne remet pas en question ses présupposés de base sur les questions raciales, il n'est pas possible de lutter efficacement contre le racisme.

Une position privilégiée…

Avoir conscience de sa place et de ses privilèges est nécessaire. Il y a une position privilégiée à être blanc.he et à être engagé.e dans une association de lutte contre le racisme. L'important est d'en avoir conscience et de l'utiliser à bon escient.

L'atout blanc

Ce point est lié au point précédent. Les blanc.he.s écoutent les blanch.e.s. Dans une association de lutte contre le racisme être blanc.he peut donc être un atout et cet atout doit être utilisé. Comme dit précédemment, il faut se mettre en danger. Il faut parler à ses pairs du racisme et les conscientiser sur la question.

Réduire les inégalités au sein de sa structure

Engager des personnes racisées. Il y a certainement une peur des associations blanches d'engager des personnes racisées car cela sera probablement lié à un tournant dans l'association. Cependant, les personnes racisées sont moins favorisées sur le marché de l'emploi. En tant qu'association de lutte contre le racisme et si l'occasion se présente, engager des personnes racisées sera un plus mais également une manière de rompre quelque peu le système.

Créer un environnement "safe"

Si des personnes racisées sont engagées, l'environnement de travail doit être adapté. Autrement dit, il faut faire de leur lieu de travail un endroit où les rapports de domination raciaux n'auront pas lieu. En tant que complice, il ne faut pas hésiter à aller à l'action et mettre les autres personnes blanches face à leurs responsabilités en cas de situation raciste. De plus, engager des personnes noires ne doit se faire que si celles-ci ne seront pas utilisées comme des token[111]. Les personnes racisées vont venir bousculer l'association mais l'objectif est également là : avoir une réflexion sur la légitimité et sur le système capitaliste et raciste maintenant les personnes racisées en bas de l'échelle.

Être un relai

Exiger que les intervenant.e.s racisé.e.s soient rémunéré.e.s, laisser sa place face aux

médias à des personnes racisées, exiger que l'Etat finance des associations de personnes racisées, etc. Une association antiraciste composées de personnes blanches ne doit pas se voir comme une entreprise capitaliste. L'idée n'est pas d'engager le plus possible et d'avoir un maximum d'argent, car les subsides fonctionnent par enveloppe et les associations blanches sont déjà privilégiées face à l'Etat. En d'autres termes, il faut laisser de la place et de l'argent aux personnes racisées en prenant des positions fermes de retrait.

La rémunération et la visibilité

L'expertise des personnes racisées n'est pas acquise. Pour avoir accès à cette expertise il est nécessaire de rémunérer les personnes qui la possèdent et également de leur donner une visibilité. Ne pas rémunérer des personnes racisées s'apparente à un acte raciste résultant du colonialisme où les personnes racisées restent vues comme incapables. Ne pas rémunérer et créditer s'apparentent au vol d'un savoir intellectuel et d'un vécu allant parfois jusqu'à la capitalisation de ceux-ci.

La charge mentale

Il faut prendre en compte la charge mentale du racisme pour les personnes racisées travaillant avec vous. Comme dit ci-dessous, le racisme est quotidien pour les personnes racisées. Il ne s'agit pas uniquement d'un travail ou d'une lutte mais d'un système qui les exploite et les infériorise de manière systématique.

Tout ne doit pas reposer sur les épaules des personnes racisées

Il ne faut pas attendre des personnes racisées de l'association un mode d'emploi sur "comment gérer le racisme sur le lieu de travail". Il faut en effet leur demander ce qu'elles souhaitent mettre en place face à des situations de racisme mais personne n'a de mode d'emploi tout prêt qu'il suffirait juste d'appliquer. Il faut procéder par essai/erreur tout en gardant en tête l'impact et le poids que le racisme peut avoir sur les personnes concernées.

Nous luttons pour la même chose mais pas au même niveau

Il faut se rappeler que si nous souhaitons tous et toutes changer les choses, cela ne peut se faire que de manière inconfortable pour les personnes blanches. Comme dit précédemment, il s'agit de remettre en question l'ensemble d'un système et la place que l'on occupe dans celui-ci. Si nous voulons un monde plus juste cela doit déjà commencer par nous-mêmes et nos lieux de travail censés être des espaces relativement "safe" sur les questions raciales. Ce monde n'arrivera pas si les complices baissent les bras. Les personnes racisées choisissent et utilisent les outils pour leurs propres luttes, si les personnes blanches n'y adhèrent pas, le changement va prendre encore plus de temps.

111 - Utiliser une personne issue d'une minorité pour mettre en avant le côté "ouvert" d'une entreprise et se prévaloir ainsi de toute accusation de racisme, sexisme, ou autre.

En conclusion, c'est quoi être blanc et lutter contre le racisme ?

Si nous parlons de "lutte" contre le racisme, ce n'est pas anodin. Le système est discriminant et si nous voulons que cela s'arrête, il faut lutter. Il ne s'agit pas forcément de lutte violente, mais en tant que blanc.he, de se mettre dans des situations inconfortables. Les personnes racisées le sont quotidiennement, il est attendu des blanc.he.s qui veulent lutter contre le système qu'ils.elles le soient également car la remise en question de ces privilèges, c'est de l'inconfort.

"Ce n'est pas de notre responsabilité de vous tenir la main au cours du processus pour devenir complice"[112]. Ce n'est pas non plus de la responsabilité des personnes racisées de le faire gratuitement.

Être complice, c'est choisir de se mettre en danger quand d'autres n'ont le choix que de se battre, quotidiennement.

Betel Mabille
Chargée de formation chez BePax et militante afro-féministe décoloniale

Remerciements

Merci à **Betel Mabille** pour les échanges et nombreuses formations données ensemble qui ont grandement contribué à la rédaction de ce texte.

Tous mes remerciements à **Charlotte Decallonne**, **Sakina Ghani**, **Anne-Claire Orban**, **Sylvain Pugeat**, **Edgar Szoc** pour leurs relectures attentives et remarques pertinentes. Merci à **Astérie Mukarwebeya**, **Odile Latour** et **Pauline Thirifays** pour les premiers échanges namurois.

Merci enfin à **Yvonne** pour son dévouement envers nous et sa vigilance orthographique.

112 - Accomplices Not Allies: Abolishing The Ally Industrial Complex

Bibliographie

- Bell D. (1992), "Faces at the Bottom of the Well : The Permanence Of Racism", New York: BasicBook
- Bennett B. (2018), "Je ne sais plus quoi faire des gentils Blancs", Editions Autrement
- Bessone M. et Alfred (2018), "Les races, ça existe ou pas ?", Gallimard Jeunesse
- Bonilla-Silva E. (2014), "Racism without Racists. Color-blind racism and the persistance of racial inequality in America", Fourth Edition, Rowman & Littlefield Publishers, Inc.
- Bosa Bastien (2010). "Plus blanc que blanc. Une étude critique des travaux sur la whiteness". In Fassin Didier (ed). *Les nouvelles frontières de la société française*. Paris, La Découverte
- Cervulle M. (2012), "La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation", *in* Cahiers du Genre 2012/2 (n° 53), pp. 37 à 54
- Cervulle M. (2013), "Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias", Editions Amsterdam, Paris
- Cervulle M. et Quemener N. (2018), "Cultural Studies", Armand Collin
- Chander S. (2017), "The unbearable whiteness of the European Union institutions", disponible via http://www.enargywebzine.eu/spip.php?article476
- Demart S., Schoumaker B., Godin M., Adam I. (2017), "Des citoyens aux racines africaines : un portrait des Belgo-Congolais, Belgo-Rwandais et Belgo-Burundais", Fondation Roi Baudoin, Bruxelles
- Demart S. (2018), "L'impensé de la Belgique noire : points de vue situés sur l'oblitération de l'autre", *in* La Revue Nouvelle, numéro 1/2018
- De Rudder V. et V'ourch F. (2006), "Les discriminations racistes dans le monde du travail", in Fassin D. et Fassin E. (dir.), "De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française", Paris, La Découverte
- Di Angelo R. (2018), "White Fragility", Beacon Press, Boston
- Du Bois W.E.B. (2007), "Les âmes du peuple noir", édition établie par Magali Bessone, La Découverte
- Dunezat X. et Gourdeau C. (2016), "Le *racisme institutionnel* : un concept polyphonique", *in* Migrations Société 2016/1 (N° 163), pages 13 à 32
- Dyer R. (1997), "White", Routledge, Londres
- Eddo-Lodge R. (2018), "Le racisme est un problème de blancs", Editions Autrement
- ENAR's fifht European Equal@work conference report, "Glass ceiling for ethnic minorities", Brussels, 5-6 December 2013. Disponible sur http://enar-eu.org/IMG/pdf/5thequalatwork_report_final.pdf
- Ezekiel J. (2002). "La 'blanchité' du mouvement des femmes américain". Communication au *Colloque international "Ruptures, résistances et utopies"*, Université de Toulouse ii-Le Mirail, 20 septembre

- Fanon Frantz (1971). *Peau noire, masques blancs*. Paris, Seuil
- Fassin D. et Fassin E. (Dir.) (2009), "De la question sociale à la question raciale", La Découverte
- Frankenberg R. (1993). *White Women, Race Matters. The Social Construction of Whiteness.* Minneapolis, University Press of Minnesota
- Grégoire N. (2017), "L'échec de la colorblindness", Bamko-Cran ASBL, https://www.bamko.org/analyses-et-articles
- Guillaumin C. (1981), "Je sais bien mais quand même, ou les avatars de la notion de "race"". *Le genre humain*, vol. 1 "La science face au racisme"
- Harris C. (1993), "De la blanchité considérée comme propriété", in Bentouhami H. et Möschel M. (Dir.) (2017), "Critical Race Theory. Une introduction aux grands textes fondateurs", Editions Dalloz, Paris
- hooks b. (1997), "Representing whiteness in the Black imagination", *in* R. FRANKENBERG, Displacing Whiteness : Essays in Social and Cultural Criticism, Duke University Press, North Carolina
- Ignatiev N. (1996), "How the Irish Became White : Irish-Americans and African Americans in the 19th Century", Routledge, NewYork
- Jannic-Cherbonnel F., "L'histoire du garçon qui avait touché la tête d'Obama", *Slate*, http://www.slate.fr/lien/56633/garcon-tete-Obama
- Jounin N. (2019), "Observer et compter la race", http://lmsi.net/Observer-et-compter-la-race
- Kebabza H. (2006). "L'universel lave-t-il plus blanc ? "Race", racisme et système de privilèges". *Les Cahiers du Cedref*, n° 14 "(Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et "race""
- McIntosh P. (1988). "Male Privilege and White Privilege : A Personal Account of Coming to See Correspondences through Work in Women's Studies", in *Working Papers*, n° 189. Wellesley College, Center for Research on Women
- McIntosh P. (1989), "White Privilege: Unpacking the Invisible Knapsack".
- Mills C.W. (2007), "White Ignorance", In Sullivan Shannon, Tuana Nancy (eds). *Race and Epistemologies of Ignorance.* Albany, State University of New York Press
- Mills C.W. (2015), "Global White Ignorance", In Gross, M. and McGoey, L. (Eds) Routledge International Handbook of Ignorance Studies. Routledge. Abingdon
- Morrison T. (1993), "Playing in the dark. Blancheur et imagination littéraire", Christian Bourgeois, Paris
- Ndiaye P. (2009), "La condition noire. Essai sur une minorité française", Folio, Actuel
- Orban A-C. (2015), "Peut-on encore parler de racisme", Couleur livres, disponible sur le site de www.bepax.org
- Painter N. I (2019), "Histoire des Blancs", Max Milo Editions, Paris
- Picketty T. (2019), "Capital et idéologie", Editions Seuil, p. 13
- Robert M-T (2016), "Racisme anti-Noirs. Entre méconnaissance et mépris", Couleur livres, BePax
- Robert M-T (2016), "Zwarte piet ? Non, peut-être ! Les enfants congolais face au folklore racial belge", *in* Demart S. et Abrassart G. (2016), "Créer en postcolonie. 2010-2015, Voix et dissidences belgo-congolaises", Bozar, Africalia
- Rousseau J. (2018), "Lutter ensemble", Editions Cambourakis
- Roediger D. (1999), "Black on White. Black Writers on What It Means to Be White", Schocken; 1st Pbk. Ed edition, version Kindle
- Roediger D. (2018), "Le salaire du Blanc", Editions Syllepse, Paris
- Tévanian P. (2017), "Peur de l'inconnu, peur de l'autre, peur de la différence", http://lmsi.net/Peur-de-l-inconnu-peur-de-l-autre#nh3

- Trawalé D. (2016), "La reproduction sans encombre des rapports de race : le cas des gays noirs", *in* Migrations Société, 2016/1 (N° 163), pages 61 à 74
- Vander Elst M. (2019), "Penser et agir politiquement la fin du black-face en Belgique", Academia, https://www.academia.edu/40937035/Penser_et_agir_politiquement_la_fin_du_blackface_en_Belgique?fbclid=IwAR3VeyjK2PLDy3EMB0RRcJ62HvfWL8tnxPkmcBJhgluCS0yd6wfdTTsNEuM
- Wekker G. (2016), "White Innocence. Paradoxes of colonialism and race", Duke University Press

Articles, podcasts et interviews :

- https://laviedesidees.fr/Racisme-structurel-et-privilege-blanc.html
- https://www.nytimes.com/2012/05/24/us/politics/indelible-image-of-a-boys-pat-on-obamas-head-hangs-in-white-house.html?_r=2&smid=tw-share
- https://www.facebook.com/869737079 21/posts/10157513358157922?sfns=mo
- https://www.glamourparis.com/societe/phenomene/articles/quest-ce-que-la-charge-raciale-qui-pese-sur-les-personnes-non-blanches-/74331
- https://www.huffingtonpost.fr/entry/lilian-thuram-phrase-polemique-raciste-sortie-contexte_fr_5d7184cae4b0fd4168e7d37c?utm_hp_ref=fr-homepage&fbclid=IwAR2Z1VKQl6_W3uHBRlFueTwyQgsG64gI2OsK9j-afD46oUQcycgp_GpWhcM
- Accomplices Not Allies: Abolishing The Ally Industrial Complex : http://www.indigenousaction.org/accomplices-not-allies-abolishing-the-ally-industrial-complex
- https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/10/13/racisme-la-couleur-demeure-un-marqueur-de-privileges_6015343_3212.html
- https://plus.lesoir.be/243770/article/2019-08-24/lunesco-met-en-garde-contre-le-sauvage-de-la-ducasse-dath-et-appelle-au-respect
- https://www.unia.be/fr/articles/un-homme-a-ete-condamne-pour-avoir-notamment-insulte-des-policiers-sur-base-de-leur-couleur-de-peau
- https://www.unia.be/fr/articles/melle-et-alost-unia-veut-jouer-un-role-actif-dans-le-dialogue
- https://www.facebook.com/notes/martin-vander-elst/racisme-et-culture-les-caricatures-antis%C3%A9mites-du-carnaval-dalost/2498258457076968/
- https://plus.lesoir.be/255863/article/2019-10-24/antisemitisme-au-carnaval-dalost-unia-considere-que-le-char-caricaturant-des
- https://www.lalibre.be/belgique/politique-belge/la-belgique-doit-elle-s-excuser-pour-son-passe-colonial-charles-michel-reagit-au-rapport-du-groupe-d-experts-de-l-onu-5c62b27a9978e2710e4d661a
- http://www.slate.fr/story/183384/systeme-sante-americain-algorithme-raciste?utm_medium=Social&utm_source=-Facebook#Echobox=1572165286
- https://www.newscientist.com/article/2220880-a-biased-algorithm-is-delaying-healthcare-for-black-people-in-the-us/

Surfez sur **www.bepax.org**
et suivez-nous sur

BePax
Dialogue & Diversité

ASBL BePax
Chaussée Saint-Pierre 208
1040 Etterbeek

Tél. 02 896 95 00
E-mail : info@bepax.org
Site : www.bepax.org

Editeur responsable : Camille Baise - Chaussée Saint-Pierre 208 – 1040 Etterbeek - Design : www.acg-bxl.be